Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 31 (1898)

Artikel: Jésus-Christ est-il ressuscité?

Autor: Porret, J.-Alfred

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379657

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JÉSUS-CHRIST EST-IL RESSUSCITÉ?

PAR

J.-ALFRED PORRET

Le 7 avril de l'an 30 (selon la chronologie la plus probable), Jésus de Nazareth fut, par l'ordre de Pontius Pilatus, procurateur impérial, agissant à l'instigation du Sanhédrin, mis en croix sur la colline de Golgotha, aux portes de Jérusalem. Ayant rendu le dernier soupir aux environs de la neuvième heure du jour, qui correspond pour nous à la troisième heure de l'après-midi, il fut, pour des raisons de coutume religieuse, enseveli le soir même. Un de ses disciples secrets, Joseph d'Arimathée, réclama le cadavre, et le déposa dans un tombeau qu'il possédait à peu de distance du lieu de l'exécution. Ces faits sont universellement admis. Dans un domaine où elle a passé à son creuset les moindres détails, la critique en a établi l'inébranlable certitude.

La pierre ayant été roulée, tout semblait fini. De Jésus, il ne devait rester qu'un souvenir à la fois sublime et douloureux. En réalité, la nuit couvait une aurore. Au matin du troisième jour, le 9 avril, le bruit se répandit que le Maître était apparu à certains de ses disciples; peu après, des réunions de plus en plus nombreuses crurent le voir. Ceci encore, est absolument certain. Selon Strauss, « on ne peut le mettre en doute [1], » et Volkmar, un critique très négatif, a été plus explicite encore. « Que nous le comprenions de telle ou telle manière, a-t-il

[1] *Vie de Jésus*, II, 649, 672, 674.

écrit, ou que nous ne le comprenions pas du tout, ou que jamais nous ne puissions le comprendre, le fait que Jésus le Crucifié est apparu en gloire à ses disciples, est l'un des plus certains de l'histoire du monde[1]. »

Devant le témoignage qui s'y rapporte, il faut en effet s'incliner. Nous disons : le témoignage. C'est de lui que procède l'histoire presque tout entière. Les faits dont nous avons été personnellement témoins sont très peu de chose. Nous croyons sur la foi d'autrui, mais non sans examen préalable. Le témoin a-t-il vu, entendu, touché, ou seulement ouï dire? Dans ce dernier cas, comment, et de qui? Sa loyauté est-elle au-dessus de tout soupçon? Que faut-il penser de son intelligence? — S'il y a plusieurs témoins, sont-ils ou non d'accord? Leurs divergences se laissent-elles réduire? Dans le cas contraire, faut-il tout perdre, ou doit-on conserver un résidu? — La comparaison est le grand moyen d'appréciation, et l'on peut dire que, bien employée, avec prudence et sagacité, elle accomplit des merveilles.

* * *

Le plus ancien témoignage que nous possédions sur le point en litige, fait partie de la première lettre adressée par Paul à l'Eglise de Corinthe en l'an 57. D'une authenticité au-dessus de tout soupçon, cet écrit de circonstance, élevé par le génie et l'illumination divine travaillant de concert, à la hauteur d'une œuvre immortelle, nous transporte presque jour pour jour, 27 ans après la mort de Jésus. Or, Paul y mentionne quatre apparitions du Christ à divers apôtres, et une « à plus de cinq cents frères en une seule fois, » dont, ajoute-t-il, « la plupart, vivent encore aujourd'hui[2]. » Dans ces circonstances, l'écho du témoignage immédiat se confond presque avec lui.

A l'énumération de Paul, les évangiles ouvrant le Nouveau Testament ajoutent des récits circonstanciés. Les trois premiers, connus sous le nom de *synoptiques*[3], forment un groupe.

[1] *Die Religion Jesu*, 76.

[2] 1 Cor. XV, 5-7.

[3] C'est-à-dire : susceptibles d'être mis en regard les uns des autres.

Du premier coup d'œil, on discerne que, les morceaux pareils y abondant, les divergences, même considérables, n'y sont pas rares. Je n'ai pas à dire en détail ici comment, à mes yeux, se résout ce problème, l'un des plus compliqués qui se soient posés à la critique sacrée. Les trois auteurs ont eu à leur disposition des sources communes ; chacun d'eux en a eu d'indépendantes, et la tradition orale, exactement mémorisée, comme dans les synagogues dont l'Eglise a beaucoup hérité, étant encore vivante, ils y ont tous plus ou moins largement puisé. Matthieu et Marc furent rédigés quelques années avant la ruine de Jérusalem (A. D. 70). L'évangile de Luc vit le jour peu après cet événement, et le livre des Actes, qui nous montre l'Eglise fondée par la foi à la Résurrection, guère plus tard. Ainsi, trente-cinq ans environ après la mort de Jésus, alors que la génération qui en avait été témoin ne pouvait avoir disparu tout entière, nos premiers récits évangéliques existaient déjà, supposant des écrits antérieurs, qui y ont passé en partie, et dont l'un, selon un témoignage du commencement du second siècle[1], était un recueil des discours de Jésus, œuvre de l'apôtre Matthieu, et l'autre, un recueil des actes et des paroles de Jésus, dû à Marc, qui ne fit que recueillir et fixer les souvenirs personnels de Pierre. Avec les documents synoptiques, nous remontons ainsi jusqu'aux témoins oculaires. Loin de ruiner les sources de la vie de Jésus, l'immense travail critique, accompli un peu partout, mais spécialement en Allemagne, pendant les soixante-dix dernières années, a abouti à en établir le crédit.

Le quatrième évangile occupe une place à part. C'est contre lui que la critique négative a dirigé ses plus vives attaques. Après une étude impartiale et sérieuse, j'en affirme et l'authenticité, et la haute valeur historique. Le chapitre XXI, qui le complète, fut ajouté après coup par l'auteur, Jean, fils de Zébédée, dont l'ouvrage était achevé avec le chapitre XX[2]. Or, il se

[1] Celui de Papias, évêque d'Hiérapolis, mort probablement vers 165. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, III, 39.

[2] L'identité d'auteur niée par plusieurs princes de la critique : *Bleek*, *Lücke*, *de Wette*, *Baur*, etc., est aujourd'hui généralement admise.

conclut par deux versets d'une autre main, dont le premier, émanant de personnes ayant connu l'auteur, le déclare expressément « le disciple que Jésus aimait. » Malgré l'usage fâcheux que les hérétiques (Marcion excepté) en firent de très bonne heure, en dépit des grandes différences qui le séparent des synoptiques, le quatrième évangile fut admis comme l'œuvre de Jean, par les Pères et les Eglises du second siècle. La chaîne des témoignages en sa faveur est très serrée. Il faut la violence pour en disjoindre les anneaux. Lorsque le récit de Jean diffère de celui des autres évangélistes, un examen approfondi aboutit presque toujours à lui donner raison [1]. Il jette en passant des indications minutieusement précises, où le souvenir personnel transparaît, et qui sont d'autant plus dignes d'attention que le récit a une tendance philosophique, veut mettre en lumière une thèse, résultant pour l'auteur de la vie de Jésus, interprétée comme elle doit l'être. Quant aux discours, ils ont assurément dans Jean un cachet dogmatique, une couleur mystique aussi, qui les placent à part. L'allégorie y remplace la parabole [2]. Au lieu de marcher en avant, ils se déroulent en spirale. Le ton en est uniforme, qui que ce soit qui les prononce. Enfin, si les points de contact abondent avec les synoptiques, il y a des différences assez sensibles de degré dans la révélation du Christ par lui-même. Mais ces divergences s'expliquent suffisamment, lorsque tenant compte des circonstances, on admet que l'apôtre a usé de ses souvenirs avec quelque liberté; que, sans rien inventer directement, il a, au soir de sa vie, et conscient qu'il avait « l'Esprit de vérité » pour le conduire (Jean XVI, 13), soit reproduit textuellement, soit condensé, soit développé, ceci avec un accent et dans un style personnels, les enseignements déjà lointains pour son souvenir, mais présents néanmoins à son cœur, de Jésus-Christ. L'évan-

[1] Ainsi, quant à la vocation des premiers disciples, aux voyages de Jésus à Jérusalem, et à ses deux procès, religieux et civil. Voir notre étude : *Trois Vies de Jésus*, p. 43.

[2] Pour la différence entre la parabole et l'allégorie, voir notre étude : *L'éloquence de Jésus-Christ*, Revue de théologie et des questions religieuses, juillet 1895.

gile de Jean est en tous cas pour les faits une source sûre et précieuse de l'histoire évangélique[1]. Avec lui, nous n'avons plus seulement la mise en œuvre postérieure de témoignages immédiats. C'est un de ces témoignages mêmes que nous possédons[2].

[1] Voir notre étude : *Trois Vies de Jésus*, p. 43-35.

[2] Récemment, M. Edm. Stapfer (*Jésus-Christ pendant son ministère*, p. XXVII et suiv.) a repris une hypothèse proposée naguère avec réserve par E. Renan (*Vie de Jésus*, introd., p. LXXIX, LXXX), et Ed. Reuss (*Théologie johannique*, p. 101, 102) ; mais il a eu le tort de la présenter comme une certitude. Le quatrième évangile serait l'œuvre de deux auteurs, dont l'un, très probablement Jean, fils de Zébédée, doit avoir fourni les matériaux, tandis que l'autre, un de ses disciples, aurait tenu la plume et rédigé. Preuve décisive en serait le fait que le chapitre XXI, appendice ajouté après coup, mais incontestablement de la même main que le reste du livre (Bleek, *Etude critique sur l'évangile de Jean*, p. 53, 54, affirme précisément le contraire), a été écrit après la mort du fils de Zébédée (v. 23). Nous ne pouvons nous ranger à cette manière de voir, au nom des raisons suivantes :

1. Le passage invoqué par M. Stapfer (XXI, 23) ne dit point que, lorsqu'il fut écrit, Jean avait cessé de vivre. Il donne simplement une opinion qui avait cours à ce moment dans l'Eglise, et déclare qu'elle ne trouve nul fondement dans la parole adressée par le Seigneur à Simon Pierre (v. 22).

2 La première épître de Jean, de la même plume certainement que le quatrième évangile, se présente comme œuvre d'un témoin de la vie du Seigneur. (I, 1 et suiv.) La tradition unanime désigne Jean.

3. « Le disciple que Jésus aimait, » déclaré expressément l'auteur du quatrième évangile, occupe, dans le cercle apostolique, une place telle qu'on doit le mettre au nombre des trois intimes de Jésus-Christ : Pierre, Jacques et Jean. (Marc V, 37 ; Luc IX, 28, etc.) Mais on ne peut penser à Pierre, qui apparaît à côté de lui. Pas davantage à Jacques, auquel XXI, 23 ne s'applique point, puisqu'il mourut de bonne heure (en 44). Reste Jean.

4. Un autre fait conduit au même résultat. Seuls entre les principaux apôtres, Jacques et Jean ne sont jamais nommés dans le quatrième évangile, et la seule fois où ils sont désignés par leur titre commun de « fils de Zébédée, » ils sont, avec une modestie significative, placés en dernier lieu (XXI, 2). « Le disciple que Jésus aimait » ne peut être que l'un d'eux. Car il assistait à la pêche miraculeuse et au repas offert par Jésus (Jean XXI, 1 et suiv.) ; il était donc au nombre des sept disciples mentionnés au début (v. 2). Mais il n'est pas possible de voir en lui Thomas, ni Pierre, ni Nathanaël, nommés dans le cours de l'évangile ; pas davantage l'un des « deux autres disciples, » qui ne semblent pas avoir été apôtres. Jacques et Jean restent seuls. Jacques étant mort de trop bonne heure pour que le v. 23 lui soit applicable, Jean reste seul.

5. Enfin, le témoignage unanime des premiers siècles rapporte le quatrième évangile à l'apôtre Jean. Vers le milieu du second siècle, son autorité était telle

I

Nous supposons connus les récits évangéliques des apparitions de Jésus. Ils présentent un double caractère de concordance fondamentale et de divergence dans les détails, évident pour le lecteur le moins attentif. De là deux groupes de travaux, moins opposés qu'il ne semble, auxquels se sont livrés les croyants et les négateurs.

Les premiers ont voulu établir une harmonie, sans laquelle le témoignage apostolique perdait à leurs yeux son autorité. Leurs tours de force n'ont abouti qu'à manifester l'erreur de leur entreprise. Quant aux incrédules, se refusant à toute tentative de conciliation, ils ont conclu des différences entre les récits parallèles, et de la difficulté, sinon même de l'impossibilité d'en tirer une narration bien suivie, à leur absence totale de valeur historique ; c'est-à-dire qu'ils ont, au nom de la critique, mais avec un manque singulier de sens critique, posé, comme leurs adversaires, un étroit *tout* ou *rien*. Ennemis, mais frères. L'histoire ne procède pas ainsi. En examinant, en pesant les témoignages, elle tient compte des différences de caractères et de circonstances chez les témoins, elle se souvient que jamais deux témoins ne relatent un événement de la même manière; elle fait la part du saisissement ou de l'émotion; enfin, loin de rejeter aveuglément des récits qui, d'accord pour attester un fait, se séparent dans les détails dont ils le revêtent, elle retient le fait, et en passe au crible les accessoires.

que l'hérésie s'efforça de s'en faire un appui. Et surtout, le grand courant de la pensée chrétienne, d'Ignace à Athénagore, que domine la thèse du Fils de Dieu devenu homme, suppose à son origine une œuvre capitale, grande à la fois par elle-même et par son auteur. La logique de l'histoire s'unit à l'armée des témoignages pour rattacher à Jean l'évangile qui porte son nom.

Quant à l'objection souvent reproduite, qu'une œuvre pareille ne saurait être attribuée à un ex-pêcheur du lac de Génézareth, c'est-à-dire à un homme sans lettres, nous l'estimons des plus fragiles. Jacob Bœhme n'était pas, que nous sachions, docteur en philosophie : il ne s'en est pas moins élevé aux plus hautes spéculations. Comme « la vraie éloquence se moque de l'éloquence, » les dons naturels se riront toujours des diplômes universitaires. Qu'est-ce donc, lorsque l'Esprit de Dieu s'en empare et s'en sert en les glorifiant ?

« Je tiens pour impossible, a écrit Lessing, que le même témoin fasse, à des époques différentes, un rapport identique sur le même fait, qu'il aurait pourtant observé avec la plus grande attention... Les souvenirs d'un homme varient suivant les temps et les circonstances[1]. » A combien plus forte raison est-ce le cas, lorsque les témoins sont divers[2]! De ce principe, on peut même tirer une conclusion plus positive quant au point en discussion. Des récits de la résurrection parfaitement concordants devraient nous être fort suspects, car ils seraient contraires à toute vraisemblance. Comme l'a remarqué le théologien danois Martensen, « l'impression extraordinairement puissante produite sur les témoins, a dû avoir pour résultat immédiat de les empêcher d'étudier microscopiquement les détails de l'apparition, qui, par son évidence même, les terrasse et les aveugle.... Etant donné le fait, nous ne pouvons attendre d'autres documents que ceux que nous possédons[3]. » A les bien prendre, les divergences de nos récits évangéliques sont si loin d'en infirmer la valeur qu'elles tendent plutôt à l'attester.

Passons, du reste, et attachons-nous à un fait indiscutable. Après la mort de Jésus, le découragement des disciples fut extrême. Affections, espérances, tout avait sombré dans une tourmente aussi terrible qu'inattendue. (Luc XXIV, 21.) La crainte s'y ajouta. Le « petit troupeau » se réfugia dans une chambre haute de Jérusalem. (Jean XX, 19.) Ainsi pendant quelques jours, après lesquels tout est changé. Ces hommes, moralement anéantis, « croient plus que jamais, triomphent, » selon les expressions de M. Scherer. « Rien désormais ne pourra les ébranler. » Le monde entendra « l'accent de leur persuasion

[1] *Eine Duplik*, p. 163 (1778). C'est ce qu'un polémiste antichrétien tout récent, M. V. Sidermann, a grand besoin d'apprendre. Son livre : *L'avocat du diable*, est un modèle de ce qu'il faut éviter en critique historique.

[2] Une maison s'écroule, disait à ses élèves un professeur d'histoire bien connu. Sur dix témoins de la catastrophe, il ne s'en trouvera pas deux qui la racontent exactement de la même manière. En est-elle moins certaine? La tâche de l'historien est de dégager des témoignages concordants quant aux faits, divergents quant aux circonstances, une représentation aussi sûre et aussi vraisemblable que possible.

[3] *Christliche Dogmatik*, p. 298.

indomptable, et il faudra bien qu'il finisse par y céder[1]. » Or, cette métamorphose ne peut s'être produite spontanément. Elle suppose une cause. On ne bondit pas de l'accablement à l'enthousiasme, du renversement de ses espérances à la certitude de leur accomplissement, sans que ce soit passé quelque chose qui l'ait produit. L'effondrement ayant eu lieu pour les disciples par le fait de la mort de Jésus, la certitude, le courage, la joie triomphante, le témoignage apostolique, la fondation de l'Eglise, supposent la réapparition du Maître auprès des siens, et partant son retour à la vie[2]. Proclamée par divers témoins oculaires des apparitions du Christ, la résurrection semble réclamée par le rythme de l'histoire, et si bien qu'un savant croyant a pu dire : « Je ne pense pas qu'il y ait au monde un fait mieux attesté[3]. »

Il est nié pourtant.

Chez beaucoup, c'est affaire de moralité. La volonté a plus de part dans la formation de nos croyances religieuses qu'on ne se le figure habituellement. Pascal l'a dit, et Vinet après lui, échos tous deux d'un plus grand, dans une affirmation qui emporte une négation : « Si quelqu'un *veut* faire ma volonté, *il connaîtra.* » (Jean VII, 17.) Celui qui vit dans la souillure, ou celui qui, s'y étant une fois traîné, se refuse à l'humiliation, ne saurait accepter sans lutte un fait qui marque une religion de sainteté du sceau divin. Chimère que l'impartialité absolue, en matière de convictions qui engagent ! Or, s'il y a, quant à la résurrection, assez de lumière pour légitimer la foi, il n'y en a pas assez pour violenter la liberté. Qui veut nier, le peut, qu'il tienne en le faisant à garder son genre de vie, ou qu'il souhaite de s'épargner des dédains.

Mais il y a pourtant des doutes et des négations sincères.

[1] Le début du livre des Actes en fait foi. — Scherer, *Mélanges d'histoire religieuse*, p. 162.

[2] « Il est de toute évidence que les Evangiles racontent ce qu'on croyait de leur temps. D'autre part, une institution comme l'Eglise ne peut avoir pour base une simple illusion. Nos évangiles, dans leurs premières ébauches, sont trop rapprochés de l'époque de Jésus, pour qu'il y ait de la marge pour une transformation complète, fabuleuse de son histoire. » (Reuss : *Histoire évangélique*, p. 110.)

[3] F. Bonifas, *Etude sur la théodicée de Leibnitz*, p. 228.

L'incrédulité se rencontre dans des âmes élevées, religieuses, où elle étonne, où elle trouble même, parce que ces âmes semblaient destinées à croire. Affaire, soit de théorie préconçue, soit d'influence subie. Le temps n'est plus où le premier dialecticien que l'Allemagne ait vu après Hegel et Schleiermacher, Richard Rothe, se déclarait fort embarrassé pour discuter la négation du miracle, par la raison qu'il n'avait jamais réussi à la bien comprendre. Pour l'heure, le vent est à cette négation, et il en sera de même jusqu'à l'avènement d'une philosophie plus élevée que celles qui inscrivent à leur frontispice le mot fataliste d'évolution. Or, déclarer *a priori* le miracle impossible ou absurde, c'est se placer dans la situation la plus défavorable pour étudier certains faits avec indépendance. Le système dicte les résultats. Lorsque M. Réville posait naguère en axiome, que parler du miracle c'est énoncer une proposition aussi absurde philosophiquement, que le serait en géométrie un triangle rond, ou en arithmétique que 2 et 2 font 5, on peut, sans être prophète, annoncer que les témoins de la résurrection du Christ seront mis vivement à la porte, ou évincés avec politesse. Ce qui a lieu[1]. Mais il est permis aussi d'estimer que

[1] *Conférence sur la Résurrection de Jésus-Christ*, 1869. Cf. *Jésus de Nazareth*, II, 151 : « La résurrection serait un miracle tout à fait prodigieux, *et la raison moderne se sent incapable d'en admettre la réalité.* (C'est nous qui soulignons.)

Combien M. Renouvier a été plus sage, lorsqu'il a écrit :

« Nous n'admettons nullement qu'on supprime le miracle purement et simplement. Nous ignorons les bornes du pouvoir de l'homme sur la nature, ou les limites de ce que permettent de leur côté les lois naturelles ; et surtout l'idée que nous avons de ces lois, ne peut légitimement s'étendre, jusqu'à nous faire affirmer que jamais une volonté suprahumaine n'y introduit tel phénomène que leur développement spontané n'aurait pas produit.... La raison, ou ce que nous connaissons de ces lois, ne nous obligent pas à nier la possibilité des miracles. » (*Année philosophique*, 1893, p. 18.)

Témoignage d'autant plus digne de considération que M. Renouvier croit devoir nier le miracle dans l'histoire !

M. Réville, du moins, a la conséquence qui fait défaut à d'autres penseurs, à M. Paul Chapuis, par exemple, qui écrit d'une part :

Théoriquement, il est aisé de soutenir la possibilité abstraite du miracle.

On niera difficilement tout ce qu'il y a de vérité dans les motifs qui établis-

le critique a manqué d'indépendance; qu'il a fait du dogme sous couvert d'histoire, et que, comme Spinoza s'est offert dans son *Ethique* le spectacle du déploiement d'un système contenu tout entier dans ses définitions initiales et ses premiers axiomes[1], il a déployé, non sans naïveté, comme une trouvaille, le rouleau dont, à l'avance, il avait statué les dessins. Sans une certaine indépendance de jugement, il n'y a pas d'histoire. Nombre des négateurs de la résurrection du Christ, ont à apprendre en pratique, le respect de cette règle qu'ils acclament en théorie[2].

II

Nos principes étant posés, abordons la discussion des moyens par lesquels on s'est flatté de reléguer la résurrection dans les légendes, touchantes, profondes sans doute, parce qu'elles enveloppent d'une poésie brillante de hautes vérités, mais qu'il ne faut guère prendre plus au sérieux que les travaux d'Hercule, ou les exploits de Ramâ.

sent l'abstraite possibilité du surnaturel phénoménal. (*Du surnaturel*, p. 117, 84.)

Et qui, à 21 pages de distance, écrit d'autre part :

Il est aussi absurde d'affirmer qu'en un moment donné, en vue d'une finalité donnée, une hache en fer a flotté sur l'eau.... que de dire qu'à un moment donné,.... 2 + 2 ont été égal à 7 ou à 8, au lieu de 4 (*Ibidem*, p. 63), — cela, sans paraître voir la contradiction. Elle saute pourtant aux yeux les moins perspicaces; car « la possibilité abstraite du miracle » suppose le principe logique de contradiction, sans lequel il n'y a pas moyen de raisonner, tandis que le miracle est d'autre part déclaré aussi absurde que s'il le violait.... « Toute maison divisée contre elle-même tombe en ruine ! »

[1] Saisset, *Origines du panthéisme de Spinoza*, p. 205.

[2] Définir, comme on l'a fait trop longtemps, le miracle « un événement contraire aux lois du monde, » c'est se mettre à la fois en dehors des enseignements du Christ et de ses apôtres (n'en déplaise à M. Ménegoz) et en opposition avec les théories scientifiques et philosophiques les mieux établies. Nous le définissons, nous : Un fait, sortant du cours habituel des choses, mais rétablissant sur un point, à un moment donné, l'ordre troublé par le péché; un fait, produit par la libre volonté de Dieu, se servant de lois différentes de celles que nous abstrayons de nos expériences ordinaires.

Le miracle est donc pour nous un acte de la liberté divine, faisant partie de l'histoire de la Rédemption, et accompli en accord avec les lois du Cosmos, ou, pour mieux dire, en s'en servant. Acte divin d'amour. Retour à la vraie nature. (Voir notre étude : *Evangile et science*, p. 23-36.)

Sous sa forme moderne, le premier se rattache à Samuel Reimarus, professeur de langues orientales dans la première moitié du siècle passé († 1768). Grand travailleur et savant distingué, mais rationaliste terre à terre et caractère faible, Reimarus, qui tenait à conserver son repos, n'avait communiqué qu'à un cercle restreint d'admirateurs un volumineux manuscrit, contenant une critique des plus négatives de la Bible entière. Peut-être cet ouvrage dormirait-il encore ignoré dans la bibliothèque de Hambourg, si Lessing, qui était lié avec la fille de Reimarus, en ayant eu connaissance, n'en avait publié de 1774 à 1778 quelques extraits, appelés par lui-même *Fragments d'un inconnu*, et promptement désignés du nom de la ville où il était alors bibliothécaire, du titre de *Fragments de Wolfenbüttel*, qu'ils ont conservé[1]. L'un d'eux, le cinquième, paru en 1778, nie catégoriquement la résurrection du Christ. A la suite de Celse, Reimarus reprend l'accusation mise en circulation parmi les Juifs aux premiers jours de l'Eglise[2]. Selon lui, ce sont les disciples, qui, ayant annoncé la résurrection du Maître, enlevèrent subrepticement son corps, et propagèrent, à Jérusalem d'abord, puis ailleurs, en récits incohérents, la fable d'une résurrection, à laquelle, les circonstances ayant aidé, une prodigieuse fortune était réservée.

Cette supposition, — car ce n'est rien de plus, — est aujourd'hui abandonnée par les hommes dont le jugement a quelque valeur. On peut la rencontrer encore dans le salon, à l'estaminet surtout, non dans le cabinet d'étude. Elle se heurte en effet à de formidables objections, qui se résument, pour la plupart, en une question de sens moral. Les témoins de la résurrection des faussaires! Nos lecteurs les connaissent. Si jamais il y a eu des hommes qui, haïssant le mensonge, recommandent coûte que coûte la véracité, ce sont eux. Devant leurs caractères, tels qu'ils se dégagent de leurs écrits et de leurs actes, nous nous découvrons instinctivement avec respect. Ils ont mérité le titre de « Saints », qu'un de leurs compagnons

[1] Des morceaux sur l'Ancien Testament, publiés en 1850 dans la *Revue historique* de Niedner, ont rencontré la plus parfaite indifférence.

[2] Mat. XXVIII, 13-15.

d'œuvre aimait à donner à ses frères spirituels, en les plaçant du fait dans le droit, du présent infirme encore dans la perfection promise[1]. Et leur vie n'aurait été qu'un mensonge! Et ce mensonge, ils l'auraient soutenu avec une telle exactitude et une ténacité telle, que rien ne l'a jamais trahi!... L'hypothèse de Reimarus n'est pas seulement psychologiquement insensée; elle est une mauvaise action. Pour un sens droit, cela suffit.

Contre elle, il y a cependant autre chose encore. A moins d'être insensé, celui qui trompe le fait nécessairement pour l'un ou l'autre de ces deux motifs : acquérir un profit, ou éviter un dommage. Or, dans la supposition de Reimarus, les apôtres et les premiers disciples auraient agi précisément en sens contraire. Car, s'il est un fait indubitable, c'est qu'en proclamant la résurrection de leur Maître, ils attirèrent sur eux des persécutions qui devinrent peu à peu sanglantes, et inaugurèrent l'effroyable série de douleurs dont l'histoire a gardé le souvenir épouvanté. Leur silence les eût arrêtées. Ils en furent conscients. Ils n'en persévérèrent pas moins dans un témoignage qu'ils déclaraient leur devoir le plus sacré[2]. O souffrances, gages de loyauté! « Je crois des témoins qui se font égorger! » Le mot de Pascal, si souvent cité, a ici toute sa valeur. Suspecter la droiture des premiers témoins de la résurrection, et de ceux qui leur succédèrent, c'est s'attacher à une cause aujourd'hui perdue.

III

Où Reimarus disait : tromperie, d'autres, avec un sens moral dont il faut leur savoir gré, ont dit simplement : erreur.

Fustigation comprise, le supplice de Jésus n'avait guère duré que six heures[3]. Ils en concluent qu'au moment où Jésus fut

[1] 2 Cor. I, 1 ; Eph. V, 3 ; Phil. I, 1 ; Col. III, 32, etc.

[2] Act. IV, 19 ; V, 40, 41, etc. — Hase, *Leben Jesu*, § 116 : « La foi absolue à la résurrection est la cause de la fondation de l'Eglise. » Cf. Strauss, *Vie de Jésus*, I, p. 674.

[3] Il n'est pas possible d'en déterminer avec certitude la durée exacte. La division du temps se faisait en gros, par fractions de trois heures. Voir Mat. XXVII,

déposé dans le tombeau de Joseph d'Arimathée, il n'était pas mort, mais seulement plongé dans un évanouissement profond. Voici en substance leur argumentation :

Instrument d'une infernale barbarie, la croix tuait lentement. Le condamné ne perdait que peu de sang; il n'en perdait même point dans le cas, fort improbable du reste en ce qui concerne Jésus-Christ, où il était attaché, et non pas cloué. Tout se résumait dans des troubles de circulation de plus en plus graves, et dans une tension musculaire qui aboutissait au tétanos. La mort venait par excès de souffrance : on connaît même des cas où, pour la produire, il fallut la soif et la faim. Le brisement des membres dut intervenir pour que les compagnons de supplice de Jésus mourussent avant six heures du soir. Or Jésus, déposé dans une grotte fraîche, au milieu d'aromates au parfum pénétrant, trouva dans ces circonstances de précieux secours. La force vitale, un instant épuisée, se ranima. Par suite d'une circonstance demeurée inconnue, il put se glisser hors de la grotte qui devait être son tombeau, et se montra avec mystère à ses disciples, qui, le voyant réapparaître alors qu'ils étaient abimés dans leur deuil, en reçurent un choc que l'on ne se figure guère, et qui ne saurait se décrire ; une impulsion, dont l'Eglise chrétienne, et le mouvement prodigieux qui en est issu, ont été les fruits. Peu en faveur aujourd'hui parmi les savants[1], cette explication est encore servie au grand public. M. Paul de Régla, et un écrivain qui s'abrite derrière le pseudonyme de *Skepto*, ont tenté il y a peu d'années de la populariser en France[2]. Il vaut la peine de la discuter.

Est-il si sûr qu'on le prétend, que les circonstances de l'in-

45, Luc XXIII, 44, et surtout Marc XV, 25, comp. avec Jean XIX, 14. D'après ce dernier texte, le crucifiement aurait eu lieu vers midi ; d'après les autres évangiles, plus tôt (d'après Marc à 9 heures) : donc entre neuf heures et midi.

[1] Aujourd'hui... Schleiermacher, en effet, inclinait à admettre que Jésus avait retrouvé progressivement des forces un moment détruites. Hase, de même. — Le nom de Paulus est resté attaché à l'explication, telle que nous l'avons résumée. (*Leben Jesu*, 1828.)

[2] Paul de Régla, *Jésus de Nazareth*, p. 325 sq.; Skepto, *La fin du merveilleux*, p. 64 sq.

humation de Jésus aient été de nature à le réveiller d'une léthargie? Dans un lieu étroit et clos, les aromates prodigués pour rendre au Maître un dernier hommage, devaient, ce semble, stupéfier, sinon même asphyxier, plutôt que ranimer....

Tout ce que nous savons du supplice de la croix tend à nous le faire considérer comme exerçant, même pendant une courte durée, les plus terribles ravages[1]. Lors du siège de Jérusalem, en 70, les crucifiements furent à l'ordre du jour. Le pharisien Fl. Josèphe, dont les ouvrages sur l'histoire du peuple juif, notamment au siècle de Jésus-Christ, ont, pour nous, en l'absence presque complète d'autres renseignements, un prix bien supérieur à leur mérite littéraire, était tombé, au siège de la forteresse galiléenne de Jotapata, entre les mains de Vespasien, et gracié, servait à Titus, devenu général en chef de l'armée romaine, d'intermédiaire vis-à-vis des Juifs. Au retour d'une inspection de terrain (c'était à Thekoa, à quatre lieues environ au sud de la cité bloquée), il vit en croix plusieurs malheureux, dont trois lui étaient personnellement connus. Le supplice n'avait duré que quelques heures; une grâce immédiate ayant été obtenue, des soins empressés furent administrés. Néanmoins, des trois crucifiés, un seul survécut[2]. Fait à noter, le crucifiement était ordinairement précédé d'une bastonnade, ou plutôt d'une flagellation, qui, chez les Romains, constituait une véritable torture, et causait à elle seule parfois la mort. Auparavant, Jésus avait soutenu la lutte terrible de Gethsémané. Sueur sanglante, — outrages et mauvais traitements de la cour de Caïphe, — supplice du prétoire, — cinq à six heures de croix sur Golgotha... Voilà les faits dans leur ordre! A supposer que Jésus vive encore, il doit être moribond. Et c'est ce moribond qui produit sur les disciples l'impression du vainqueur de la mort! C'est cet agonisant qui fait, avec deux des siens qu'il instruit, exhorte, tance successivement, une partie du chemin de Jérusalem à Emmaüs, pour les précéder dans la capitale distante de plus de deux lieues, où les apôtres sont assemblés,

[1] « Crudelissimum teterrimumque supplicium. » Ciceron, *C. Verrem*. De Suppliciis, LXIV.

[2] Josèphe, *Vita*, p. 75. Voir le passage dans Strauss, *Vie de Jésus*, II, p. 669.

tressaillant d'une espérance déjà triomphante! C'est ce supplicié qui paraît et disparaît avec une prestesse telle que les témoins en reçoivent l'impression du surnaturel! Ne parlons pas du coup de lance du soldat romain, et des circonstances décisives qui l'ont accompagné : un seul document en a conservé le souvenir! Même sans lui, ne sommes-nous pas, avec l'hypothèse de la mort apparente de Jésus-Christ, acculés presque à l'impossible? Et Strauss n'a-t-il pas prononcé le mot juste lorsqu'il a dit : « L'opinion qui veut que Jésus soit revenu à la vie est de la plus profonde invraisemblance... Pour la soutenir, il faut remanier l'histoire sans frein ni règle[1]? »

Il reste néanmoins l'argument décisif à nos yeux. Devant le caractère moral de Jésus-Christ, les consciences les plus diverses se rencontrent dans une commune admiration. Phénomène unique dans l'histoire! Voici une âme qui n'a connu ni le regret, ni le remords; une vie dans laquelle la distance entre l'action et le devoir, entre le réel et l'idéal fut constamment franchie; une vie où les vertus qui semblent s'exclure apparaissent fondues comme les sept couleurs dans l'arc-en-ciel en une merveilleuse harmonie... Jésus-Christ est pour la conscience une lumière, plus éclatante à mesure que la conscience la contemple mieux. Pour le nier, il faut avoir perdu le sens du bien et du mal, c'est-à-dire s'être assez dégradé pour n'avoir plus voix au conseil. Or, c'est à cela que l'on aboutit forcément, lorsque l'on prétend expliquer les apparitions du Christ après Golgotha, par le réveil d'une syncope passagère. Jésus a, sinon trompé, au moins battu monnaie avec l'erreur; il a manqué de droiture. Ses disciples s'égarant sous ses yeux, le respect de lui-même, son amour pour eux, tout, en un mot, lui commandait de les détromper, et il ne l'a pas fait! La proclamation de leur chimère devenant le but de leur existence, et leur chimère elle-même le moteur de leur activité, il fallait, n'importe à quel prix, les arrêter; il fallait sauver le monde des orages qui se sont déchaînés autour du berceau de l'Eglise, et si souvent au cours de son his-

[1] *Vie de Jésus*, II, p. 670, 671.

toire! Et Jésus les a laissés consumer leurs forces, sacrifier leur vie, pour ce qu'il savait un fantôme!... Que reste-t-il du caractère moral dont, avec les croyants, tant d'incrédules ont célébré la noblesse unique? L'humanité s'est trompée. Celui qui a vu clair, c'est le sceptique qui résuma naguère les origines du christianisme dans les deux mots de chimère et de charlatanisme. Trève aux protestations indignées! Jésus-Christ a dupé le monde! Ses apôtres et ses disciples dans tous les temps sont à plaindre. Il faut le maudire, lui!....

Je ne tenterais pas de convaincre celui de mes lecteurs qui l'accepterait. Pour moi, je répudie une thèse qui se heurte à des difficultés matérielles considérables, à une contradiction morale inadmissible. Tromperie des disciples, mort apparente de Jésus-Christ : laissons les trépassés dans leurs linceuls[1]!

IV

Bien vivante encore est la troisième explication qui doit mettre à néant le témoignage apostolique et la foi de l'Eglise. Divers symptômes semblent pourtant en annoncer le discrédit

[1] Nous nous bornons à mentionner *la théorie mythique*, impossible à soutenir aujourd'hui, en face des résultats de la critique. Le témoignage de Paul (1 Cor. XV, 1-5) suffirait à la briser. Sûr écho des principaux apôtres de Jésus, et de nombreux disciples, témoins de ses apparitions, ce témoignage, en effet, se confond presque avec le leur. Mais surtout, la théorie mythique se heurte à deux faits, incontestables et décisifs :

1° La formation des mythes, comme celle des légendes, suppose du temps. Elle ne se conçoit pas (au moins quant aux faits eux-mêmes), dans la génération où un événement s'est produit. Il lui faut les horizons indécis d'un passé déjà lointain. Or, nos évangiles dits synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) ont été composés, les deux premiers vers l'an 65, et le troisième peu après l'an 70. (Voir plus haut, page 9, la note.)

2° Avec la théorie mythique, on se trouve en présence d'une énigme sans mot. La logique de l'histoire, la suite des faits est rompue. Consternés, accablés par la mort de leur Maître, les apôtres devaient forcément se disperser, et ensevelir dans l'obscurité de leur profession primitive, leur foi trompée et leur espérance déçue. D'où vient qu'ils ont au contraire, pleins d'enthousiasme et de courage, sacrifié leur vie pour la proclamation de l'Evangile ? Quel événement les a poussés, vrais lions pour le courage, sur les places publiques de Jérusalem et d'ailleurs?... Mystère. L'existence de l'Eglise devient un effet sans cause, et, pour nier le miracle, on doit accepter le non-sens.

prochain. En germe dans le premier livre de Strauss, et dans une remarque pénétrante de Baur[1], elle a été développée sous diverses formes depuis cinquante ans, notamment par Strauss lui-même dans sa seconde *Vie de Jésus*[2]. La voici en substance.

Deux points sont admis comme hors de doute : la mort de Jésus, et la loyauté des disciples, lorsqu'ils proclamèrent avoir vu leur Maître ressuscité. Mais s'il n'y eut pas tromperie, il put y avoir illusion, et c'est le cas. Les disciples eurent des hallucinations, des visions, ou, comme certains auteurs préfèrent s'exprimer, dans l'intention louable d'éviter des termes malsonnants en un sujet grave et délicat, des extases. Présentée ainsi sommairement, l'explication ne séduit guère. C'est des développements qui lui sont donnés, qu'elle tire sa plausibilité.

Marie de Magdala, la première, déclara avoir vu le Maître. Or, c'était une nature nerveuse, maladivement impressionnable; sa « forte imagination[3] » la rendait accessible à des phénomènes morbides, dont la science a étudié des exemples nombreux et variés. N'avait-elle pas été en proie à un désordre nerveux ou mental, qualifié par la superstition courante de possession diabolique? Guérie par Jésus, elle n'en avait pas moins gardé certaines faiblesses constitutionnelles, et avec elles le germe de nouveaux accidents. Le branle une fois donné, les visions, qui trouvaient dans les premiers disciples un terrain favorable, se propagèrent avec la rapidité de l'éclair. Le sépulcre vide avait été « un trait de lumière » pour les disciples. Ils crurent voir leur Maître partout : dans la chambre haute, et sur le chemin; à Jérusalem, où ils l'avaient vu mourir, et près du lac, où, si souvent, dans les jours heureux de la prédication du Royaume, ils l'avaient entendu et lui avaient fait cortége.... Leurs hallucinations même les poussent sur une colline, où s'échangent aux confins de la réalité et du rêve, entre ciel et terre, les derniers adieux. Plus d'extases dorénavant, mais une conviction, aussi indestructible que chimérique, le fait le plus considérable de

[1] Strauss, *Vie de Jésus*, II, p. 679, 680. Baur, *Das Christenthum der drei ersten Jahrhunderte*, p. 39 sq.

[2] Strauss, *Nouvelle vie de Jesus*, p. 298 sq.

[3] Renan, *Vie de Jésus*, p. 449.

l'histoire du monde, la fondation de l'Eglise, naissant ainsi de « la passion d'une hallucinée[1], » « d'organismes nerveux ébranlés, [2] » et de l'enthousiasme de quelques dévôts, vite fanatisés. Il faut entendre le défenseur le plus habile de cette hypothèse en pays français :

« De pieuses femmes d'abord, les autres disciples intimes ensuite, eurent des visions consolantes, dans lesquelles le précieux sentiment de la présence du Maître prit un corps, une forme idéalement belle ; ils revirent leur vénéré Maître, tel qu'il était aux jours de sa chair, les bénissant encore, leur disant : « La paix soit sur vous ! » et ces images eurent pour eux toute la réalité de sa présence corporelle. Un moment, ces visions atteignirent leur apogée d'intensité communicative, jusqu'à être partagées par un nombre considérable de chrétiens ; mais elles paraissent avoir diminué peu à peu, et avoir cessé vers la Pentecôte. L'Ascension n'est que la dernière de ces apparitions.

» Quelle est donc la circonstance qui poussa les esprits dans cette direction ? Ce fut la plus obscure de toutes, celle que les femmes, en allant le matin au sépulcre, le trouvèrent vide [3]. »

On m'eût accusé d'injustice, si j'avais demandé à M. Renan les pièces du procès. Solide, grave, mesuré, décent, M. Albert Réville ne prête le flanc à aucune réclamation : il est bien le porte-parole d'une opinion, ou, si l'on veut, d'un parti [4].

* * *

Pour recommander l'hypothèse des visions, on rappelle d'abord que les faits qu'elle prétend s'être passés, insolites, à coup sûr, ne sont nullement isolés.

Catherine de Gênes, Jeanne Leade, la célèbre mystique, n'apparurent-elles pas à quelques-uns de leurs sectateurs ? Pierre

[1] Renan, *op. cit.*, p. 448-450.

[2] *Nouv. Vie de Jésus*, p. 318.

[3] *La Résurrection de Jesus-Christ*, 1869, p. 27, 28.

[4] Il l'est resté depuis trente ans : « Nous pensons que les scènes diverses de la Résurrection doivent être ramenées à des extases. » (*Jésus de Nazareth*, II, p. 476.)

Fournié, clerc tonsuré, l'auteur du livre curieux et rarissime : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes, et ce que nous deviendrons*, n'entendit-il pas, et ne vit-il pas « de ses yeux » « don Martinets de Pasquallys, son directeur, qui était corporellement mort depuis plus de deux ans, » et « avec lui son père et sa mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts ? » Ne déclare-t-il pas avoir vu une de ses sœurs, « corporellement morte depuis vingt ans, et avec elle un autre être qui n'est pas du genre des hommes ? » N'assure-t-il pas avoir vécu en leur compagnie « pendant des années entières et constamment ? » Enfin, car Pierre Fournié fut un extatique parfait, n'atteste-t-il pas avoir vu passer devant lui son « divin Maître Jésus-Christ dans l'état où il était lorsqu'il sortit vivant du tombeau, » l'avoir vu de ses « yeux corporels [1] ? »

Catherine de Sienne ne fut-elle pas aussi hallucinée [2] ? Et François d'Assise [3] ?... Dans sa réclusion à la Wartbourg, Luther ne vit-il pas le Prince des ténèbres dans sa cellule, si distinctement même, qu'il lui jeta son encrier ?...

Sans doute. Aussi bien, la possibilité des hallucinations n'est-elle pas en question. Selon le mot de Charron, « l'imagination est une puissante chose ;... ses effets sont merveilleux et estranges ;... elle fait perdre le sens, la cognoissance, le jugement [4]. » Walter Scott en a rassemblé quelques exemples intéressants [5]. Seulement, la distance est grande d'un individu, quelque génial qu'il puisse être, lorsque surtout, comme François d'Assise, il est « exténué par le jeûne et les macérations [6], » et rêve dans la solitude des forêts des journées entières [7], aux

[1] *Ce que nous avons été*, etc. In-8°, 1801. Voir les dix dernières pages. Fournié altère le nom de son directeur. Le mystérieux théurgiste s'appelait *Don Martines de Pasqually*. Voir le livre de Papus : *M. de Pasqually*, 1895.

[2] Marg.-Albana Mignaty : *Catherine de Sienne*, p. 74 sq.

[3] Paul Sabatier, *Vie de Fr. d'Assise*, p 338 sq.

[4] *De la Sagesse*, I, p. 18. Certains mystiques en ont eu conscience. « J'ai connu, a écrit sainte Thérèse, des personnes d'esprit si faible qu'elles s'imaginent voir tout ce qu'elles pensent; or, cet état est bien dangereux. » (*Château de l'âme.*)

[5] *De la démonologie*. (Trad. Defauconpret, p. 222-230.)

[6] Maury, *La magie et l'astrologie*, p. 356.

[7] Sabatier, *Vie de François d'Assise*, p. 339.

cinq cents témoins d'une des apparitions du Christ mentionnée par saint Paul[1]. Elle ne l'est pas moins, en ce qui concerne Luther, de la vision fugitive d'un captif solitaire, alors gravement frappé dans sa santé[2], aux hallucinations persistantes qu'on attribue aux disciples, et dans lesquelles ils parlent à leur Maître, perçoivent ses réponses, le voient manger, et mangent eux-mêmes des aliments chimériques, que ce Maître, absolument idéal, leur a préparés[3]. Les différences valent au moins les analogies, et nous sommes en droit de dire que les exemples invoqués ne sont guère probants.

Mais on insiste. Les temples réformés ayant été renversés après la Révocation de l'Edit de Nantes, on crut ouïr en divers lieux, au-dessus des ruines des sanctuaires, des psaumes chantés en chœur par des voix pleines de force et de suavité. Parfois, l'auditeur percevait seulement la mélodie ; d'autres fois, les paroles s'y ajoutaient[4]. L'Eglise « sous la croix » y voyant une manifestation du monde supérieur au service de son Chef toujours vivant et fidèle, en fut puissamment consolée. Fait capital à noter ! Des catholiques eurent la perception, aussi bien que des Réformés, et il semble que ce fut l'un d'eux, « persécuteur malin entre tous, » Lichigaray Brunier, avocat, qui, Marie de Magdala à coup sûr inattendue, donna l'impulsion[5]. Entendant une nuit l'harmonie d'un chœur lointain, et espérant, en surprenant une assemblée illégale, envoyer des hérétiques aux galères ou dans les prisons, il se leva, et de concert avec son curé, il entreprit une recherche, dont le résultat fut de mettre le fait hors de doute, sans l'expliquer. Les pouvoirs mêmes s'en mêlèrent. Le Parlement de Pau, et l'intendant du Béarn rendirent « un arrêt interdisant d'aller écouter le chant des psaumes, et de dire qu'on les ait entendus, sous peine de 500 livres d'amende, » une ordonnance postérieure

Cor. XV, 6.

[2] F. Kuhn, article *Luther*, dans l'Encyclop. de Lichtenberger, t. VIII, p. 464.

[3] Voir plus bas, page 506, note 1.

[4] *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 167.

[5] Jurieu, *Lettres pastorales*, II, p. 145 sq. Ce fait brise l'explication de M. A. Réville, qui n'en tient nul compte. (Cf. *Jésus de Nazareth*, II, p. 476.)

ayant élevé la pénalité à 2000 livres[1]. Traitera-t-on sans façon tout cela d'hallucination pure ? Au risque de revêtir une apparence de superstition dans un temps où cela est mal porté, je ne saurais le faire. Ma conscience d'historien s'y refuse ; et, en ce qui concerne ma philosophie, je m'efforce de me souvenir qu'elle doit éviter à tout prix d'être un lit de Procuste pour les faits établis, sur lesquels ses théories doivent au contraire se mouler. Usons de réserve, et concluons simplement que les faits par lesquels l'hypothèse des visions doit être recommandée, conduisent plutôt celui qui les étudie avec liberté d'esprit, à un sentiment différent[2].

La question est maintenant précisée. Abordons la discussion. L'hypothèse des visions rend-elle compte des témoignages relatifs aux apparitions du Christ après sa mort ?

* * *

Accablés d'abord au delà de toute expression par la mort tragique et ignominieuse de leur Maître ; galvanisés ensuite en trouvant vide le tombeau où il avait été déposé, les disciples auraient pris les chimères de leurs extases, leurs représentations intérieures, pour des réalités objectives....

Cette thèse se heurte à un premier fait, qui se dégage avec évidence de nos renseignements. Après avoir trouvé le tombeau vide, les disciples, qui songeaient si peu à une résurrection de leur Maître qu'ils se proposaient de l'embaumer, res-

[1] Jurieu, *op. cit.*, p. 161.

[2] Dans une réunion où cette monographie a été lue, on nous a fait un grief d'avoir passé sous silence certains faits modernes, ceux notamment dont Lourdes et la Salette ont été le théâtre.

La lacune est intentionnelle. Ne pouvant tout mentionner, nous avons fait un choix, citant les exemples qui nous ont paru les plus remarquables et les plus dignes de foi. On en trouvera beaucoup d'autres, mais de valeur inégale, dans le premier volume du livre fort curieux du pasteur Kreyher : *Die mystischen Erscheinungen des Seelenlebens* (in-8°).

A Lourdes notamment, les hallucinations n'ont rien offert de saillant, et elles ont été de fort bonne heure mises à profit par l'Eglise romaine, avec l'habileté dont elle est coutumière. Il est dès lors très difficile, — et cela eût dépassé notre cadre, — de faire le départ de ce qui fut sincère, et de ce qui fut provoqué ou même fabriqué. « Le jeu, » comme on dit, « n'eût pas valu la chandelle. »

tèrent plongés dans l'accablement des heures précédentes. Jésus leur apparaissant, ils ne croient qu'en tremblant et comme malgré eux. Marie de Magdala pleure lorsqu'il l'interpelle. Sur le chemin d'Emmaüs, Cléopas et son compagnon, dans lequel on a soupçonné Luc, sont informés de la disparition du corps de Jésus, et n'en sont pas moins si tristes, que l'étranger les aborde en leur demandant la cause de leur affliction. (Luc XXIV, 17 sq.) L'hypothèse des visions, ayant besoin de la thèse opposée, l'a affirmée; mais ce n'est pas même sans preuves; c'est au mépris de faits positifs. A la consternation des disciples succèda un enthousiasme calme et triomphant; le troupeau tremblant et dispersé se changea en une pacifique, mais invincible armée.... Tel est le fait incontestable dont il s'agit de rendre compte. Or, il est non moins certain que ce ne fut pas la découverte du tombeau vide qui le produisit. Qu'est-ce donc, puisque l'effet ne saurait être sans cause?

Il y a plus. Si les disciples ont eu des visions, c'est, nous dit-on, parce que leur âme était en proie à une véritable obsession, composée de regrets intenses, d'amour passionné, et d'un désir de revoir qui, pour être vague, n'en était pas moins ardent. Disparu, Jésus était pour eux aussi présent qu'aux jours de sa chair[1]. Le fruit devant répondre à la semence, le tombeau vide ne donna qu'un signal. Les visions ont jailli des énergies spirituelles les plus profondes, surexcitées par les événements à un degré que nous ne pouvons nous figurer. « Notre Maître! » Elles furent la réponse à cet appel de douleur suprême et de suprême amour[2]. A première vue, cela

[1] En fait, il n'en fut point ainsi. Plusieurs disciples « doutèrent » avant de croire : Marc XVI, 11; Mat. XXVIII, 17; Luc XXIV, 11; Jean XX, 24 sq. Cela constitue même une petite énigme à résoudre, étant donnés les avertissements prophétiques de Jésus-Christ : Mat. XVI, 21 : XVII, 9; Marc X, 14, etc.

[2] La chronique des couvents abonde en phénomènes de ce genre. *Durant la messe*, Ch. de Sazia reçut les stigmates d'une flèche de feu qu'il vit s'échapper de l'hostie. Jeanne de Jesu Maria de Burgos eut pendant vingt ans des extases où la Passion se déroulait devant elle. *Méditant un vendredi saint* sur les souffrances du Sauveur, Jeanne de Corniola simula la Passion qu'elle crut ressentir. De même Agnès de Jésus .. Quelques exemples entre des centaines d'autres. Cf. Maury,

semble plausible. Mais dès qu'on étudie les faits de plus près, les difficultés apparaissent.

Et d'abord, comment se fait-il dans cette hypothèse (ce n'est en effet rien de plus), que les disciples, soupirant après leur Maître au point d'en créer la présence, ne le reconnaissent pas de prime abord, mais le prennent pour un autre, ou ne voient en lui qu'un étranger ? Car c'est là presque constamment le fait. Marie de Magdala prend (avant l'aurore, il est vrai, dans l'obscurité, et les yeux pleins de larmes, c'est-à-dire à demi-voilés, Jean XX, 11, 14), Jésus pour le jardinier aux ordres de Joseph[1]. Les disciples d'Emmaüs ne le reconnaissent que, lorsque à table avec eux, il accomplit, en rompant le pain, l'office de père de famille. Jésus apparaissant lorsqu'ils ont rejoint les onze à Jérusalem, toute l'assemblée est saisie d'effroi. A la dernière pêche miraculeuse, Pierre a besoin que Jean, le seul apôtre du cercle intime qui n'ait été favorisé d'aucune apparition spéciale, lui donne l'éveil (Jean XXI, 7). Certaines paroles du Maître sont même juste le contraire de ce qu'elles devraient être pour cadrer avec l'hypothèse des visions, et l'on ne conçoit pas comment elles seraient venues à l'esprit des disciples. « Ne me touche pas ! » dit Jésus à Marie tombant à ses pieds (Jean XX, 17). — Le fait mystérieux de la non-reconnaissance peut s'expliquer en quelque mesure par le changement qui s'opéra graduellement en Jésus. (Jean XX, 17.) Il procède surtout du rapport entre *la vie*, au sens spirituel et profond du mot, et la perception de certaines réalités. Les évangiles en donnent plusieurs exemples[2]. Mais il

op. cit., p. 368, 370, 375. Les hallucinations de Pierre Fournié rentrent dans la même catégorie. Voir ci-dessus, p. 499, et l'ouvrage de M. Matter : *Saint-Martin*, p. 41-49.

[1] Schleiermacher, qui inclinait à l'hypothèse d'une mort apparente, rapportait ce trait étrange à un emprunt que Jésus aurait fait des vêtements du jardinier !

[2] Jean XII, 28-30 ; Act. XXII, 9 etc. — Rien de plus borné que nos sens. Au-dessus d'un chiffre d'ondes sonores par seconde, nous ne percevons plus ; au-dessous d'un autre, le son nous échappe. Aussi les observateurs les plus sérieux, reconnaissent-ils que les témoignages taxés par le vulgaire de chimériques, peuvent se rattacher à des perceptions exceptionnelles, « de personnes capables de sentir, grâce à une acuité particulière de la vue ou de l'ouïe, des vibrations éthé-

est en tout cas inconciliable avec l'hypothèse des hallucinations. L'esprit plein de Jésus au point d'en évoquer l'apparition, devait inévitablement l'acclamer. Or, c'est le contraire qui a lieu. Suivez la conversation sur le chemin d'Emmaüs... Pleine d'émotion et de solennité, elle dure depuis longtemps déjà, que l'interlocuteur est toujours un étranger pour les deux disciples.

Il n'est pas aisé de déterminer comment les premiers chrétiens, voyant en leur Maître le Messie annoncé par les prophètes, se représentaient son œuvre. Les idées courantes étaient une vraie Babel. On peut affirmer toutefois, que, pour l'ensemble du peuple, qui subissait l'influence des Pharisiens, car « la nation était à la pharisienne[1], » cette œuvre était à la fois religieuse, morale, politique, sociale et même cosmique[2]. Le Messie devait vivifier la piété, affranchir Israël, et présider, en accomplissant des miracles de miséricorde, à une transfiguration de l'existence. Quant aux conceptions populaires, elles étaient incohérentes ; mais le côté charnel y prédominait. Nul doute que les disciples ne les aient plus ou moins adoptées avant de suivre Jésus. Jusqu'à quel degré les enseignements du Maître les modifièrent-ils ?... En tous cas, ils ne les détruisirent pas ; au milieu d'aspirations meilleures, les espérances de gloire mondaine subsistèrent, et dès lors, associées à d'autres, avec lesquelles elles ne concordaient guère, les grandes lignes du Messie traditionnel. (Mat. XX, 21 ; Luc XVIII, 34, etc.) Le Messie devait, pour établir son règne, apparaître, puissant et glorieux, « sur les nuées du ciel. »

Cela admis, supposons des visions. Conséquence du choc violent entre une espérance et une catastrophe où l'espérance a sombré, elles sont la revanche de l'espérance, et, par conséquent, elles en tirent leur contenu. C'est entre ciel et terre que

rées et aériennes, dépassant les limites de la perception ordinaire. » (E. Yung, *Hypnotisme et spiritisme*, p. 159.) La seule chose que nous ajoutions, c'est que, dans certains cas, les « perceptions exceptionnelles » sont en relation avec la vie religieuse, en dépendent.

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, I, p. 77.

[2] Reuss, *op. cit.*, p. 125 sq.

le Maître doit apparaître, mais *venant du ciel*, qui s'est ouvert pour lui livrer passage, sa parole de la chambre haute s'accomplissant : « Après avoir préparé la maison du Père, je reviendrai ! » Roi couronné de gloire, entre ciel et terre, venant du ciel : tel doit se manifester Jésus !... Au lieu de cela, il porte sur ses mains et sur ses pieds les stigmates du supplice ; nulle splendeur ne l'environne, et, lorsqu'il veut rendre le stade qu'il accomplit, il emploie cette expression étrange et révélatrice : « *Je monte* vers mon Père ! » La contradiction n'est-elle pas palpable ? Tout à l'heure, les visions s'offraient à nous comme un effet sans cause.... Maintenant, que nous les comparons à ce qui a dû les produire, voici qu'à la cause ne répond pas son effet !

* * *

On ne transgresse pas la logique impunément. Mais pour suivre la discussion qui précède, il faut une certaine habitude de la pensée, et un assez sérieux effort. En revanche, chacun sent par intuition ce qui est plausible ou non. Pour que des hallucinations relatives à une personnalité donnée subsistent un certain temps, une condition s'impose absolument. La figure qu'elles dessinent doit être silencieuse, ou n'apparaître qu'à un seul visionnaire à la fois. Au milieu d'un groupe, on peut se représenter un monologue, ou mieux encore une sentence, lancée par le Maître chimérique au moment de disparaître, et pour tout conclure, mais rien de plus. Du moment où une conversation s'établit, le charme est rompu [1]. Tel visionnaire, fort exalté, croit entendre quelque chose, et répond, tandis que son voisin de droite, halluciné aussi, mais plus calme, n'a rien perçu ; celui de gauche, nature fort mystique, entendant d'autres paroles, et s'étonnant de discours chez son voisin qui ne répondent pas à ceux que son cœur dicte à ses lèvres. Suppo-

[1] Maury, *op. cit.*, p. 446 : « Dans le somnambulisme, a remarqué Magendie, l'action de plusieurs sens, celle de l'ouïe en particulier, est conservée ; le jugement du dormeur peut s'exercer non seulement sur les souvenirs, mais sur les impressions qui lui sont transmises du dehors. *Le son d'une cloche, le bruit du tambour, survenant au milieu de l'histoire qu'il rêve, la modifierait subitement.* » (C'est nous qui soulignons.)

sons que cela dure un temps : se représente-t-on, à moins d'un miracle de concordance que personne, assurément, ne songera à invoquer, la confusion qui se produit inévitablement ? Quel mélange ! Ou plutôt, quel chaos ! A l'étonnement succède la stupéfaction ; la vision fuit comme une phalène à l'aurore, son retour étant difficile, jusqu'à ce que des expériences nouvelles et concordantes l'aient rendue impossible. Le silence des hallucinés est une condition *indispensable* de la persistance d'une vision collective. Un dialogue en opère la destruction à brève échéance.

Or, voici les deux disciples, avec l'inconnu, sur le chemin d'Emmaüs.... L'inconnu ouvre l'entretien. Double question ; double réponse. Puis, il tance ; il instruit, déroulant le plan de Dieu pour le salut du monde, et chacun de ses interlocuteurs entend un discours pareil. (Luc XXIV, 32.) — De même sur les bords du lac de Génésareth. (Jean XXI.) — De même encore aux deux dernières entrevues, lorsque le Maître, dans des paroles supérieures à la sagesse humaine, et qui dépassent en tous cas infiniment l'horizon des disciples, particulariste, étroit, charnel encore (Actes I, 8) ; dans des paroles dont quelques-unes répondent aux déclarations les plus hardies de l'Evangile johannique, remet aux siens la continuation de son œuvre, en leur donnant pour champ le monde, et en les assurant de son secours à jamais. Tout cela réclamerait une concordance tenace dans la chimère qui nous semble inadmissible.... L'hypothèse des visions n'explique pas les faits.

Les faits, c'est-à-dire plus exactement les entretiens des disciples avec leur Maître. D'autres y sont également réfractaires. C'est le cas du repas offert par Jésus aux siens (Jean XXI), et de celui qu'il prend lui-même, en voulant, selon Luc, confondre ainsi leurs doutes. (XXIV, 41-43.) — Plus grossier que la vue, le toucher s'égare moins facilement [1]. Or, il se dégage du récit de Jean que Thomas mit la main sur les plaies de son Maître. (XX, 27.) Et si on le conteste comme M. Réville [2], il reste tou-

[1] Fait constaté par le Dr Brierre de Boismont dans son *Traité des hallucinations*. Cf. Eliphas Lévi : *Clef des grands mystères*, p. 146.

[2] *Résurrection de Jésus-Christ*, p. 16.

jours la déclaration de Matthieu au sujet des femmes : « Elles s'approchèrent, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent[1]. » Ce sont là des circonstances précises que l'hallucination ne comporte pas : il faut, ou les rejeter *pro bono causæ*, ce qui est la négation même de l'histoire, ou reconnaître que nous sommes avec elles en présence d'un fait réel.

* * *

Chacun connaît l'apologue de La Fontaine, dans lequel un père, se sentant mourir, invite ses fils groupés autour de son lit, à rompre des flèches liées en faisceau. L'union faisant la force, ils s'épuisent sans réussir. Si les besoins de l'exposition nous obligent à égrener nos arguments, on doit se rappeler que, formant un ensemble, ils se soutiennent les uns les autres.

Au dire de Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, écrite vingt-sept ans seulement après la fondation de l'Eglise, plus de cinq cents chrétiens, dont la plupart vivaient encore au moment où l'Apôtre écrivait, et dont il avait recueilli le témoignage, furent témoins d'une des apparitions de Jésus-Christ. (1 Cor. XV, 6.) Dans l'hypothèse que nous discutons, ce furent autant d'hallucinés. Trouvant un milieu préparé, la chimère de Marie, beau symbole de la persistance de l'action du Christ dans l'histoire, et de notre immortalité, s'était propagée avec la rapidité du feu dans les herbes desséchées d'une savane. Il y a des exemples d'épidémies extatiques. Selon M. Alfred Maury, qui en a rassemblé plusieurs, « quand des esprits prévenus, illuminés, se réunissent pour se livrer tout entiers à leurs inspirations, à leurs exercices mystiques, les hallucinations se multiplient, se compliquent, et l'assemblée ne tarde pas à se trouver dans un état particulier, qui, non seulement la rend incapable d'observations critiques et réfléchies, mais la transporte dans un état spécial, sorte de rêve en commun où tout devient fantasmagorie.... C'est ce qui est arrivé au commencement du siècle dernier chez les prophètes des Cévennes. Cet état qui devient réellement épidémique lors des *réveils*, ou

[1] XXVIII, 9.

revivals, marque toutes les apparitions religieuses[1]. » Voilà la théorie! En ce qui concerne les apparitions de Jésus, soutient-elle l'épreuve des faits?

Je le nie formellement. Si les exemples donnés par M. Maury peuvent jeter de la poudre aux yeux du vulgaire, le savant impartial et compétent ne leur accordera que peu de valeur.

Laissant les réveils, qui prêteraient à de sévères répliques, je dirai un mot du prophétisme camisard. Je crois, et je n'ai point honte d'une conviction calme et mûrie, que la Providence s'en est servie pour sauver la Réforme et la liberté de conscience en France, sinon même ailleurs[2]. Or, l'inspiration cévénole a présenté, avec des faits égrenés de seconde vue, des visions très clairsemées, mais *toujours restreintes à un individu*, dont les récits frappaient d'étonnement ceux qui les entendaient[3]. Jamais il ne s'est rien produit, dans le Vivarais ou les Cévennes, qui ressemble à l'hallucination d'une foule voyant et entendant simultanément des chimères[4]. Le seul phénomène général a été le don, fort remarquable d'ailleurs, d'exhortation, transmis d'un prophète à ses frères, et parfois saisissant, maîtrisant, l'individu le plus réfractaire[5]. De quel droit conclut-on d'un fait à un autre, tout différent, et incomparablement plus difficile à concevoir? Elle est étrange, vraiment, la logique de ceux qui veulent faire des premiers témoins du

[1] Maury, *Magie et astrologie*, p. 449.

[2] G. Frosterus, *Les insurgés protestants*, p. 65 : « La mission des Camisards fut providentielle.... Sans cette réaction énergique, ç'en aurait été fait du calvinisme. » Or, jamais les Camisards n'eussent tenu bon sans le prophétisme, indissolublement uni à leur histoire.

[3] *Théâtre sacré des Cévennes*. Edit. de 1707, p. 55 sq. – Jurieu, *Lettres pastorales*, I, 4.

[4] « On a vu, écrit M. Aloys Berthoud (*Apologie du christianisme*, p. 579), des cas d'hallucinations collectives, ou même des foules saisies par la contagion, entre autres chez les Camisards. » C'est une erreur. Les documents originaux sont péremptoires. *Il n'y a pas eu « d'hallucinations collectives » chez les insurgés des Cévennes.*

[5] *Théâtre sacré*, p. 88 sq. (édit. de 1707), p. 156 (édit. de Bost). Voir notre ouvrage : *L'Insurrection des Cévennes*, p. 110. L'inspiration saisit même des nourrissons : *Théâtre sacré* (édit. de 1707), p. 140, 152; Brueys, *Histoire du fanatisme*, I, p. 4, 13, etc.

Ressuscité des visionnaires! J'ai toujours cru que le plus emportait le moins, non le contraire; eux, c'est du moins qu'ils entendent faire jaillir le plus! Cinq cents personnes se repaissant ensemble d'une commune chimère, cette chimère étant les relations directes, personnelles, avec un être personnel et vivant, relatées dans les Evangiles!... J'ai beau faire effort; je n'arrive pas à le concevoir. Les difficultés croissent avec le nombre, comme, dans la légende orientale, le chiffre des grains de blé multipliés progressivement sur les cases de l'échiquier, et l'on aboutit à l'impossible. Ce qui est facile pour un, difficile pour quelques-uns, est positivement absurde pour un grand nombre[1]. On fouillerait les annales de la folie, sans rien trouver qui permette d'admettre une telle contagion[2]. Le

[1] « Je ne m'entendrai jamais, a écrit M. E. Yung, avec ceux qui donnent la valeur d'arguments scientifiques, aux témoignages isolés émanant de personnes quelconques ayant eu des visions, alors qu'elles étaient seules et sans témoins. » — D'accord. Mais si les témoins sont cinq cents?...

[2] Comme exemple d'hallucination persistante d'un groupe, même mélangé, on a cité le curieux récit de Tertullien, *Adv. Marcion.* III, p. 24:

« *Denique proxime expunctum est Orientali expeditione. Constat enim ethnicis quoque testibus, in Judaea per dies quadraginta matutinis momentis, Civitatem de coelo pependisse, omni moeniorum habitu, evanescente de profectu diei.* » (Il est certain, même d'après des témoins païens, qu'en Judée, et cela pendant quarante jours aux heures matinales (c'était au temps de l'expédition Orientale), la Cité (la Jérusalem d'Apoc. XXI) a été suspendue au ciel avec tous ses remparts. Elle s'évanouissait avec le jour.)

Tout concourt à refuser à ce récit portée historique et valeur probante, et nous avons peine à comprendre comment un critique aussi avisé que Keim (*Der geschichtliche Christus*, p. 134) a pu le prendre, si peu que ce soit, au sérieux.

1. Qu'on remarque d'abord le vague des indications, propre aux *on-dit* sans valeur! L'hallucination doit avoir lieu *en Judée*, à l'époque de *l'expédition Orientale* (c'est-à-dire sans doute de la campagne de Septime Sévère contre les Parthes, en Mésopotamie, qui dura de 198-202). Jérusalem n'est pas près de Carthage. A beau broder qui vient de loin! Le nombre des hallucinés est d'ailleurs passé sous silence.

2. Le fait que le phénomène étrange, extraordinaire, n'est mentionné, à notre connaissance du moins, nulle part ailleurs, le rend suspect. (Cf. *Tertulliani Opera.* Edit. de Pamelius. Page 145 des notes.)

3. Enfin, et surtout, Tertullien est un témoin dont il faut grandement se méfier, lorsque ses passions sont en jeu. Orateur puissant, polémiste acéré, il n'a rien de l'impartialité nécessaire à l'historien. Tout ce qui peut servir sa cause, ou des-

fait dont Paul nous a conservé le souvenir frappe à mort l'hypothèse des extases.

Cette hypothèse ne rend compte ni de la naissance, ni du contenu, ni de l'intensité des apparitions du Christ. Cadre-t-elle du moins avec des faits de second ordre? A coup sûr, Jean semblait destiné tout particulièrement aux visions. Nature à la fois concentrée et passionnée, génie intuitif, il avait soutenu avec Jésus des relations pleines de tendresse et d'intimité. L'explosif était là, préparé; une étincelle devait l'enflammer.... Or, Jean vient au tombeau le matin du troisième jour, et, le trouvant vide, « il croit, » selon l'expression du quatrième évangile. Le premier aussi il reconnaît Jésus sur les bords du lac de Génézareth. (Jean XXI, 7.) Mais, tandis que Pierre et Jacques sont favorisés d'apparitions spéciales (1 Cor. XV, 5, 7; Luc XXIV, 34), il n'en est aucune qui lui appartienne en propre. Ce fait s'explique admirablement pour celui qui, croyant à la résurrection du Christ, se souvient du rôle effacé que Jean, pasteur plutôt que missionnaire, homme d'organisation plutôt que d'initiative, joua dans les débuts de l'Eglise; pour celui aussi qui croit que l'une des lois du gouvernement divin est de mesurer les grâces aux besoins particuliers de chacun. Mais il se concilie mal avec l'hypothèse des visions.

On doit en dire autant du fait que les principaux apôtres, après quelques jours donnés à leur joie, paraissent, d'après l'ensemble des témoignages, être retournés paisiblement au travail tout matériel qu'ils accomplissaient avant d'avoir suivi

servir son adversaire, il l'accueille. « Faire flèche de tout bois, » semble être sa devise. Ce fanatisme naturel redoubla lorsque Tertullien fut devenu Montaniste, et sa discussion s'en ressentit. Il se montra si passionné contre les gnostiques, que le sage Néander a pu intituler la monographie qu'il lui a consacrée : *Antignosticus*. Or, c'est à cette période de sa vie que se rattache le traité contre Marcion. Chiliaste convaincu, Tertullien devait accepter sans contrôle, les yeux fermés, un racontar, qui, répondant admirablement à ses vues propres, semblait les marquer du sceau divin, et foudroyer de haut son antagoniste.

Au nom de ces considérations, et tout en admettant qu'à l'origine du récit de Tertullien, il a pu y avoir un fait réel d'hallucination, nous ne lui accordons, tel qu'il est, pas de créance, et nous ne l'acceptons pas comme objection valable aux conclusions que nous avons formulées.

Jésus-Christ. (Jean XXI, 1 et suiv., Mat. XXVIII, 10; Marc XVI, 17.) Les extases supposent un état d'exaltation[1], et ceci à son tour implique les œuvres que l'exaltation produit en s'en nourrissant; mais les extases ne s'accordent guère avec les opérations toujours terre à terre du pêcheur. Pour autant que nos documents lèvent le voile, l'état d'âme des disciples vers la fin des quarante jours, comme au début, n'a pas été tel que l'exigeraient les visions dont on les gratifie[2].

* * *

Ces visions jouent de malheur. Leur naissance reste inexpliquée; dans leur contenu, les effets ne correspondent pas aux causes; elles heurtent à la fois la logique et la psychologie, le bons sens et l'expérience. Permettent-elles du moins de comprendre comment les apparitions du Christ ont pris fin? Théodore Keim, l'un des historiens qui a le mieux étudié la vie de Jésus, a résolu la question négativement[3]. Filles de l'enthousiasme, les extases participent à ses fluctuations; elles croissent en nombre et en éclat, ou se raréfient et pâlissent avec lui. L'exaltation étant le feu volcanique, les visions sont les geysers. Plus l'embrasement est violent, plus les éruptions doivent être intenses et multipliées. Ainsi le veut la loi inéluctable de la proportion entre la cause et l'effet. Or, jamais le cercle des disciples ne fut transporté d'allégresse et d'amour, comme après cette apparition suprême, qui a reçu le nom

[1] Et même d'épuisement, s'il faut en croire M. Maury : « Dans un organisme fatigué et épuisé, le système nerveux devient passif, et le contre-coup s'en fait sentir dans toute l'économie. Ce que Baird a appelé *la suggestion* n'a pas d'autre origine. » (*Op. cit.*, p. 346.)

[2] Il est à propos de relever ici le fait que les premiers chrétiens ont nettement distingué leurs *visions*, fait intérieur, subjectif, servant ordinairement de véhicule ou d'enveloppe à une révélation, des *apparitions* du Seigneur après sa mort. La langue même du Nouveau Testament en fait foi. Pour désigner les apparitions, le mot employé est *ὀπτασία* (optasia, de *ὄπτομαι*. Aor. I passif *ὤφθην*, d'où *ὀφθαλμὸς*), tandis que, dans tous les cas où l'auteur parle d'une vision intérieure, ou simplement n'entend pas préciser, il emploie de préférence *ὅραμα* (horama) et quelquefois *ὅρασις* (horasis). Cf. Act. XXVI, 19; Luc XXIV, 23; Act. IX, 10; X, 3; XII, 9; XVI, 9 et Act. II, 7; Apoc. IX, 17.

[3] *Op. cit.*, p. 136.

d'Ascension. N'est-ce pas alors que les disciples sont « tous les jours dans le temple, louant et bénissant Dieu » (Luc XXIV, 53)? N'est-ce pas alors que les apôtres, qui fournissent le thème du concert, ont laissé les occupations calmantes, sinon même déprimantes, auxquelles ils étaient retournés, pour se préparer par la prière en commun à la grande œuvre qu'ils voient s'ouvrir devant eux? Que le fruit réponde à la semence! A ce moment, les extases doivent surabonder, le Maître apparaissant couronné de gloire, « à la droite de Dieu, » dans le ciel ouvert. Aux cinq cents, des milliers doivent s'ajouter. Eh bien! c'est justement le contraire qui a lieu. La manifestation dont Paul a conservé le souvenir, est restée unique en son genre. A partir de l'Ascension, les apparitions sont coupées net, jusqu'au moment où Saul de Tarse eut, sur le chemin de Damas, celle dont dépendit la direction de sa vie, et le sort du monde occidental. Pesez ce fait. L'hypothèse des visions, impuissante à en rendre compte, en reçoit un coup décisif. Plus d'une fois déjà, nous l'avons surprise en flagrant délit de poser, soit des effets sans causes, soit des effets qui ne correspondent pas aux causes qu'on leur attribue. Ici, nous trouvons le vice opposé. Comme si elle tenait à violer dans tous les sens les lois de la pensée, c'est la cause créatrice qui, on ne sait ni comment ni pourquoi, ne produit pas ses effets.

* * *

Reste un point souvent relevé. L'hypothèse des visions ne peut rendre compte de la disparition du corps de Jésus.

Le sépulcre de Joseph d'Arimathée fut trouvé vide : cela est incontestable. La résurrection étant niée, il faut qu'il ait été violé. Seulement, par qui? Par Pilate?... Dans quel intérêt? Et comment cela fût-il resté secret? — Par les disciples?... C'est les taxer d'imposture, et les objections déjà développées se reproduisent dans toute leur force. — Par les principaux des Juifs, Sadducéens et Pharisiens, unis en vue d'empêcher les disciples d'élever un mausolée à leur Maître, et d'en faire un lieu de pèlerinage?... Mais pourquoi ne le déclarèrent-ils pas, lorsqu'ils virent naître et se propager une chimère, infiniment

plus dangereuse à leurs yeux, que des rassemblements autour d'un mausolée? Cela aurait été si facile! Voici Pierre, proclamant à Jérusalem que Dieu a ressuscité Jésus des morts. (Actes II, 12; III, 15.) Qu'ils l'interrompent; qu'ils le raillent; qu'ils produisent la pièce de conviction, éteignant la flamme dans son regard, arrêtant sur ses lèvres le mot commencé, et le renvoyant, consterné, mais radicalement guéri, ainsi que ses compagnons de chimère, à la barque, au filet, au péage, qu'ils auraient mieux fait de ne pas quitter! Et s'ils l'ont détruite, ou mutilée, qu'ils le déclarent! Moins décisif que l'autre, cet acte ne brisera pas du coup l'exaltation; mais, semant le doute, il l'affaiblira immanquablement. Les extrêmes se touchent : il en est des entraînements religieux comme des entreprises de finances; le soupçon les frappe au cœur.... Rien, absolument rien de pareil! Comme les mandataires de Louis XIV ne purent que condamner à l'amende les malavisés, papistes ou huguenots, qui entendaient les chants aériens, les principaux des Juifs menacèrent, emprisonnèrent, fustigèrent... et ce fut tout! Voulaient-ils, demanderons-nous avec Saurin, « contribuer ainsi à la gloire de Jésus en servant le bruit de sa résurrection? » Non, décidément, l'hypothèse des visions n'explique pas les faits. Violant de diverses manières la loi de causalité, elle pose tour à tour des effets sans causes, et des effets qui ne correspondent pas aux causes, ou qui les dépassent. Elle est condamnée par le code de la pensée. La valeur et le nombre des témoins l'infirment également. Ce n'est pas seulement la foi qui la repousse. Il faut la déclarer inadmissible au nom de l'histoire.

V

Entre l'hypothèse des visions et la résurrection dans le sens où l'Eglise l'a généralement entendue, s'affirme depuis quelques années une manière de voir déjà indiquée par le professeur de philosophie H. Weisse, dans un ouvrage sans valeur sérieuse (*Evangelische Geschichte,* II, 426 et suiv. 1838,) et par Keim, notamment dans ses remarquables études : *Der geschichtliche Christus* (p. 138, 139. 1866). M. Edmond Stapfer, qui doit l'avoir

reçue de M. Sabatier, l'a fait connaître récemment en France. Acclamée par M. Ménégoz, elle paraît être le *credo* d'une partie de la Faculté de théologie protestante de Paris, et elle est en faveur dans certains groupes théologiques soi-disant indépendants. Pour la discuter, nous nous attacherons au livre où M. Stapfer l'a résumée et s'est efforcé de la démontrer : *La Mort et la Résurrection de Jésus-Christ* (pages 251 et suiv.).

D'après lui, il y aurait, dans la tradition chrétienne, deux courants distincts : l'un, représenté par certains récits des synoptiques, qui attribuent à Jésus ressuscité un corps matériel; l'autre, dont Paul est l'organe, qui voit dans le Ressuscité une apparition objective, d'essence spirituelle. Entre les deux, il faut choisir; mais l'hésitation n'est pas possible. Paul, en effet, est à la fois le seul témoin direct et le narrateur le plus ancien. (1 Cor. XV, 1 et sq.) Il mérite toute confiance. Les impossibilités dans lesquelles on s'est trop longtemps débattu, proviennent de ce que l'on a voulu opérer une synthèse entre des traditions hétérogènes, et qui s'excluent. Ce qu'il est permis d'affirmer se réduit à peu de chose. Jésus est apparu, aux siens exclusivement, en un corps glorifié ou spirituel. Nul ne sait en quoi cet organisme consiste, ni comment il s'est dégagé de la dépouille mortelle déposée dans le sépulcre de Joseph, puis disparue, sans laisser de traces. Si le fait des apparitions est historiquement bien attesté, rien n'est plus douteux que leur nombre, ou les circonstances de leur production. Peu importe même qu'elles aient été objectives ou subjectives ! L'apparition à Paul sur la route de Damas, de même nature à ses yeux que celles dont les apôtres furent favorisés, est présentée par lui comme tout intérieure. « Il a plu à Dieu, dit-il, de révéler son Fils en moi. »

Réduit à l'essentiel, tel est le point de vue de MM. Stapfer, Sabatier et Ménégoz. Feu J.-F. Astié, qui déclarait naguère le corps de Jésus ressuscité « soustrait aux lois de l'espace et du temps[1], » a dû s'en rapprocher beaucoup.

Il nous serait facile de taquiner sur des détails. Par exemple, M. Stapfer, qui répète avec prédilection le mot de Jésus :

[1] *Evangile et Liberté*, 18 décembre 1891.

« Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! » nous semble inconséquent en traitant d'altération matérialiste de la tradition, l'invitation de Jésus à toucher ses plaies, présupposée par le mot en question. Comme cela est souvent le cas dans les récits évangéliques, la parole originale et saisissante établit l'incident qui lui a donné naissance. Mais passons, et bornons-nous à un petit nombre de remarques essentielles.

1. Paul donnant la tradition chrétienne authentique, les Evangiles, même celui de Luc, son disciple, dont l'ouvrage accuse une parenté étroite avec « son évangile » à lui (Rom. II, 16), la présenteraient telle qu'elle s'est altérée, matérialisée postérieurement. — En fait, il y a à peine dix ans entre l'apparition de la première lettre aux Corinthiens (A. D. 57) et celle des deux premiers synoptiques. En 65, date probable de Matthieu et de Marc, la première génération chrétienne n'était pas disparue, et pouvait encore contrôler la tradition. Nulle part, les thèses jugées contradictoires ne se heurtent aussi violemment que dans le quatrième évangile[1]. Or, si l'on fait, comme M. Stapfer, des souvenirs de Jean la substance de cet écrit; si l'on admet dualité d'auteurs, travail en collaboration, avec surveillance inévitable du rédacteur (inconnu) par le témoin (saint Jean), l'intrusion de légendes postérieures ne se conçoit pas. Le quatrième évangile n'a-t-il pas d'ailleurs une tendance idéaliste accusée, dont on s'est fréquemment servi contre lui? Ne l'a-t-on pas (à tort, selon nous), accusé de philonisme, c'est-à-dire en dernière analyse de platonisme, le penseur juif, ainsi que son aîné, ayant estimé la matière mauvaise en soi? N'est-il pas la mise en lumière d'une thèse issue des faits, par le moyen de faits choisis dans l'ensemble comme propres à y servir? N'est-il pas une philosophie de l'histoire plutôt qu'un simple récit? Comment donc, si des souvenirs précis ne s'étaient imposés à lui, eût-il donné, en contradiction avec sa tendance, dans ce que l'on appelle du matérialisme, en faisant offrir par Jésus glorifié un repas à ses disciples, en faisant toucher par Thomas les mains percées et le côté ouvert du Crucifié ?

[1] Strauss, *Vie de Jésus*, II, p. 665.

2. Selon M. Stapfer, qui lui accorde une importance capitale, le passage Galates I, 14, 15 : « Il a plu à Dieu de révéler son Fils en moi! » doit s'entendre exclusivement de la rencontre du chemin de Damas. Cela nous paraît insoutenable. Paul, dans ce cas, se fût exprimé de la façon la plus impropre. Près de Damas, il vit une grande lumière et entendit une voix qu'il estima celle de Jésus-Christ. Rien de plus. Cela peut-il être défini : « Dieu révélant son Fils en lui? » Selon nous, le passage des Galates doit être compris de tout ce qui a constitué la conversion de Paul, de l'appel mystérieux sans doute, mais aussi des trois jours d'angoisse et de repentance, mais surtout du sentiment du pardon, et de la régénération intérieure qui l'accompagna. Il ne peut même être compris autrement. Dans sa conférence, d'ailleurs insuffisante aujourd'hui, sur la Résurrection, M. E Güder l'a déjà remarqué (Trad. Ruffet. 1866, p. 42, 43). Pas n'est besoin pour se l'approprier, de se croire favorisé d'une apparition objective de Jésus-Christ, ce qui pourrait avoir lieu d'autre part sans qu'on fût en droit de l'employer. Témoin, Edmond Scherer [1].

3. Dans 1 Corinthiens XV, Paul solidarise étroitement la résurrection de Jésus-Christ et celle des fidèles. Or, celle-ci n'est évidemment pas la revivification du corps matériel, mais le dégagement d'un corps spirituel, de l'organisme décomposé dans le tombeau. Donc, Paul ne pouvait comprendre autrement la première, la résurrection du Christ.

Ainsi raisonne M. Stapfer. L'argument porterait, si Paul avait en effet établi une identité entre la manière dont la résurrection de Jésus-Christ s'est opérée, et celle dont la résurrection des rachetés s'accomplira. Mais ce n'est pas. L'apôtre a affirmé deux choses : Christ est ressuscité, et c'est le gage que nous ressusciterons à notre tour. Par cette résurrection, nous lui « serons faits semblables, » portant « l'image de l'Adam céleste. » (v. 49.) Mais la transformation s'opèrera-t-elle identiquement de la même manière? L'apôtre a laissé ce point dans

[1] Cf. J.-F. Astié, *E. Scherer et la théologie indépendante.* (Revue de théologie et de philosophie, 1891, p. 531, 532.)

l'ombre, et c'est forcer sa pensée que de le faire se prononcer affirmativement.

Etant donnés ses principes, il nous semble que c'est aussi la fausser. Selon Paul, un lien étroit rattache la mort au péché. (Rom. V, 14; VI, 21, etc.) Parfaitement saint, Jésus-Christ ne devait pas mourir, et rien, sa mort expiatoire étant intervenue, (Jean X, 18), rien ne réclamait la destruction de son corps, qui jamais ne servit qu'à accomplir la volonté de Dieu à laquelle sa volonté était sans réserve soumise. (Jean IV, 24.) Pour nous, croyants, il en est autrement. Le corps matériel a été souillé; *il doit donc périr comme tel*, de même que la portion de l'univers déshonorée par le péché. (2 Pierre III, 10; Apoc. XX, 10[1].) Mais Dieu en dégage un germe, dont il tire le corps nouveau, à l'image de l'Adam céleste. (1 Cor. XV, 36-38.) Aux différences d'état, répondent dans l'identité finale des destinées glorieuses possédées par le Christ au nom de la justice (Actes II, 24), accordées par pure grâce aux rachetés, les différences dans les routes suivies. Ressuscités par Christ (2 Cor. IV, 14), et ainsi que Christ, les chrétiens ne le seront pas absolument *comme* Christ. De ce que leur résurrection s'opère d'une certaine manière, il ne suit pas que celle du Christ ait eu lieu identiquement. Fruit pareil, autre culture. L'oublier, quelque correctement que l'on raisonne, c'est argumenter à faux. (Qu'on pèse en particulier à cet égard les versets 21 et 22 de 1 Cor. XV) !

4. Le point de vue général de M. Stapfer, et certains de ses arguments, nous semblent manquer grandement de philosophie. Lorsque, pour prouver que le corps de Jésus, rappelé à la vie, n'a pu être transmué en un corps glorifié, il déclare que « de la matière est de la matière et reste de la matière, » nous avons peine à retenir un sourire. Sans être disciple de M. Renouvier, et sans nous rattacher à l'idéalisme moderne dont M. Bois est le prophète en théologie, nous ne tranchons pas avec une pareille aisance sur ce qui est matière et ce qui ne l'est pas. Nous nous souvenons de la découverte de la matière radiante.

[1] Voir notre étude : *La Vision du ciel*, p. 12, 14, 15.

Nous avons médité les paroles de Crookes, rendant compte de sa merveilleuse trouvaille : « Par quelques-unes de ses propriétés, la matière radiante est aussi matérielle que la table placée devant moi, tandis que par d'autres *elle présente presque le caractère d'une force.* » Nous croyons que la théorie qui voit dans la matière du mouvement, ou mieux, de *l'énergie,* n'est pas sans quelque sérieux, et rien ne nous paraît plus superficiel à l'heure présente, et dans l'état actuel des sciences de la nature, qui tendent de plus en plus à abandonner le matérialisme pour le dynamisme, que la division cartésienne entre « la substance étendue » et « la substance pensante, » qui semble, pour M. Stapfer, le dernier mot de la sagesse[1]. De fait, avec ses principes, les apparitions du Christ se réduisent à des visions des premiers disciples. La matière est matière; l'esprit est esprit. Donc, le corps spirituel ne peut s'affirmer aux sens qui, précisément, sont touchés par des objets matériels exclusivement. Donc.... La conclusion s'impose, et M. Stapfer, qui déclare d'autre part qu'il n'importe guère que les apparitions aient été intérieures ou extérieures, n'échappe que par une inconséquence à la

[1] *La matière est essentiellement de la force.* Les découvertes de l'astronomie conduisent entre autres à cette affirmation.

Chacun le sait : la terre est issue du soleil, et celui-ci d'une nébuleuse condensée, née à son tour d'une nébuleuse diffuse. Tout confirme cette théorie grandiose, à laquelle le nom de Laplace reste attaché. Brillant d'une lumière pâle, les nébuleuses diffuses se révèlent comme des amas de gaz, embrasés par l'électricité. Plus on remonte, moins ce mot d'un théosophe sonne comme un paradoxe : « La lumière, c'est la matière première de tous les corps » (Bodisco : *Traits de lumière*, p. 111); plus même ce que nous appelons « la matière » se résout en forces cosmiques, « l'atome des chimistes, comme l'a dit Berthelot, s'évanouissant, pour faire place à des conceptions plus hautes, qui tendent à tout expliquer par les phénomènes du mouvement. » (*Les origines de la chimie*, p. 320.)

Mais rien n'est dans la terre qui ne se soit trouvé d'abord dans le soleil, et rien dans le soleil qui ne fût auparavant dans la nébuleuse. D'où il faut conclure que ce que nous appelons « matière solide, » n'est au fond des choses que de l'énergie se manifestant par du mouvement. Nonobstant les merveilleuses intuitions de Descartes, on a eu tort en faisant de lui le prophète par excellence de la science moderne. (Emile Duboux, *La Physique de Descartes*, p. 7, 85.) Ce prophète, c'est bien plutôt Leibnitz, pour lequel tout se résume *en force.* (Voir ci-après, page 519, note 2.)

théorie des hallucinations. Il est moins loin qu'il ne le croit de M. Réville, et du rationalisme vulgaire[1].

Pour nous, certain que le corps du Christ ressuscité n'était pas « poussière » comme le nôtre (Genèse II, 7; 1 Cor. XV, 47), nous ne le sommes pas moins qu'il n'était pas pur esprit, comme le professeur de Paris semble le croire. (page 280.) La lumière (Actes IX, 3) est encore de la matière, de la « vraie matière, » l'électricité aussi; la force ou la matière radiante de même; elles se déploient dans l'espace et dans le temps; elles ont leurs lois; mais en tant que manifestations immédiates ou rapprochées de la force élémentaire, à l'affirmation de laquelle toutes les synthèses de notre science vont aboutir, elles sont ce que le monde matériel nous présente de plus glorieux et de plus subtil[2]. D'autre part, qui dit corps, dit organisme matériel. En appelant le corps glorifié « corps spirituel, » Paul a violenté intentionnellement la langue, pour exprimer un fait échappant à

[1] A. Réville, *Jésus de Nazareth*, II, p. 473, la note.

[2] Objecterait-on, avec certain critique, dans une réunion où nous avons lu les parties essentielles de cette étude, que la matière, ainsi comprise, ne se distingue guère de l'esprit?

Ce serait nous faire la partie vraiment trop belle. Si subtile qu'on suppose la matière, elle est encore de la matière, non de l'esprit. Sur cette thèse, que nous comprenons du reste d'une façon moins naïve que M. Stapfer, nous sommes d'accord avec lui. « Deux ordres différents en genre, » selon un mot célèbre de Pascal.

Leibnitz, ce précurseur de la philosophie et de la science de notre temps, l'a admirablement marqué. Il répondra pour nous. Toute substance, à ses yeux, est une *force* (*Kraft*, *virtus*), se générant elle-même, force qu'il désigne par le titre de *monade*. Essentiellement identiques, les monades diffèrent en perfection, et dès lors leurs activités varient; elles constituent une hiérarchie, allant de la monade *nue*, sans conscience, à *l'âme*, dotée de conscience et de mémoire, et de l'âme à *l'esprit*, qui possède en plus la raison. La matière, dans laquelle le vulgaire, esclave des sens et des apparences, voit la réalité par excellence, n'est que la limitation par elle-même des forces (ou des monades), limitation qui les empêche de se confondre (*Epist. ad R. P. des Brosses*. Edit. Erdmann, p. 456, 457).

« Je consens, dit Leibnitz, que le nom général de monade, ou d'entéléchie, suffise aux substances simples, qui n'auront que cela, et qu'on appelle âmes, seulement celles dont la perception est plus distincte, et accompagnée de mémoire. » (*Monadologie*, § 19.)

« Les forces naturelles du corps sont toutes soumises aux lois mécaniques, et

l'expérience, pour annoncer un corps métamorphosé, et faisant contraste avec celui, infirme et grossier, que nous avons maintenant.

On insiste. Les récits évangéliques présentent deux ordres de phénomènes, entre lesquels il faut choisir. D'une part, Jésus traverse les portes fermées ; de l'autre, il mange et présente des aliments aux siens. Cela est inconciliable[1]. Nous rétorquons nettement : Qu'en savez-vous? Prétendez-vous par hasard que tous les secrets de la vie, que tous les états de la matière organisée et toutes ses manifestations vous soient connus? L'autre jour encore, il était de foi que la lumière ne peut traverser des substances réputées opaques. Les rayons X ont ouvert des horizons nouveaux. Pour nous, qui ne sommes point théosophe, mais qui ne répudions pas aveuglément ce qui ne cadre pas avec nos idées, du moment où des recherches faites avec sérieux l'appuient, nous tenons toujours ouvert le compte de nos négations, comme celui de nos affirmations. Selon nous, la matière, essentiellement une, est, dans ses états, infiniment variée. Mais l'esprit, ou, si l'on veut, la volonté, règne en droit sur elle dans ses diverses manifestations, et règnerait en fait, si tout n'était pas dans le désordre, par suite de notre séparation d'avec Dieu. Tel est le sens profond des phénomènes, prodiges et signes (τέρατα καὶ σημεῖα. Jean II, 11 ; XII, 37 ; IV, 48, etc.), que nous appelons des *miracles*[2]. Ils remplissent la vie du Christ, parce qu'il fut « un avec le Père. »

les forces naturelles des esprits sont toutes soumises aux lois morales. Les premières suivent l'ordre des causes efficientes, et les secondes l'ordre des causes finales. Les premières opèrent sans liberté ; les secondes avec liberté. » (*Quatrième réplique à Clarke*, § 124.)

« Ce sont deux ordres différents en genre. » Conscience, raison, sentiment religieux : la matière, même la plus subtile, n'offre rien de pareil, et l'on s'étonne de la distraction qui, l'ayant fait oublier, a inspiré l'objection.

[1] Certains théologiens sont vraiment gens fort plaisants. Ils tranchent, en matière de sciences naturelles, avec une aisance souveraine. Les savants sont moins péremptoires. C'est le cas de M. Crookes, qui déclare avoir constaté divers faits « ne semblant pouvoir s'expliquer qu'en admettant que la matière peut réellement passer au travers d'une substance solide. » (Nus, *Choses de l'autre monde*, p. 296.)

[2] *Evangile et science*, p. 63-66.

Leurs seules limites sont celles de la volonté sanctifiée d'une part, et d'autre part, celles de la matière, de sa forme la plus grossière à la plus subtile. Le voulant, Jésus a pu se trouver au milieu des siens « les portes étant fermées, » et « manger en leur présence d'un rayon de miel. » (Jean XX, 19; Luc XXIV, 36, 42, 43.) Il n'y a là de contradiction que pour une conception aussi grossière qu'enfantine de la matière[1], combinée avec un dualisme entre la matière et l'esprit, aujourd'hui décidément et heureusement dépassé[2].

5. La théorie de M. Stapfer enfin, se heurte, et selon nous se brise, contre la disparition du corps de Jésus. Il est vrai que tous les points de vue lui semblent dans le même cas. Jésus ressuscité, eût dû, comme Lazare, revivre de la vie commune, mourir de nouveau, et être inhumé une seconde fois. — Parfaitement, si la résurrection du Christ n'est rien de plus que celle du frère de Marthe et de Marie, et si la matière ne peut être organisée en corps autrement que nous ne le constatons par l'expérience journalière. Seulement, c'est ce dont nous avons de fortes raisons de douter. En opposant « le tombeau vide » à la théorie du Christ non pas ressuscité, mais revêtu d'un corps glorifié, nos arguments sont plus sérieux. Ils ne sont pas théoriques, ils sont historiques. Renvoyant le lecteur pour les détails aux pages 512 et suiv., nous disons ici avec M. Godet : « L'Eglise est fondée sur un tombeau vide, qui reste inexplicable sans la résurrection corporelle de Jésus.... Le cadavre déposé dans le sépulcre a disparu. Qu'est-il devenu ? Aucune explication autre que le fait de la Résurrection n'a jamais pu rendre compte de ce mystère[3]. »

[1] Voir Ad. d'Assier, *Essai sur l'humanité posthume*, p. 63, 64 : « Certains faits étranges paraissent se rattacher au problème si obscur de la raréfaction de la matière. » L'auteur cite comme analogie dans la nature, l'ascension giratoire de l'eau dans les parois fluides de la trombe.

[2] Contradiction singulière ! M. Stapfer, qui défend la séparation rigide entre la matière et l'esprit, déclare d'autre part (*op. cit.*, p. 317), qu'il ne sert de rien de se demander si les visions du Christ ressuscité ont été *intérieures* (purement spirituelles), ou *extérieures* (c'est-à-dire perçues par les sens, donc se rattachant à quelque chose de matériel). De rien.... Et c'est justement le litige !

[3] *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*, II, p. 332.

En résumé, nous reprochons à M. Stapfer :

Une critique des documents qui ne cadre pas avec des faits certains.

Une interprétation inadmissible de Galates I, 13.

Des vues étroites sur la matière, ainsi que sur les rapports entre la matière et l'esprit.

Enfin, de méconnaître la portée du « tombeau vide. »

Cela suffit, nous paraît-il, pour infirmer ses théories [1].

[1] LA RÉSURRECTION ET L'OCCULTISME. Jusqu'à ces derniers temps, l'explication théosophique (ou occultiste) des apparitions du Christ, en accord essentiel avec celle que le spiritisme propose, n'avait guère été lancée ouvertement dans le grand public. Elle vient de l'être par un spirite enthousiaste, M. Léon Denis (*Christianisme et spiritisme*, p. 60), et il est plus que probable que la tentative ne restera pas isolée. Aussi voulons-nous prendre position, en fixant brièvement quelques points.

Cette explication se rattache à certaines doctrines, que les deux groupes, d'ailleurs fort souvent en guerre, possèdent en commun. L'homme, d'après elle, est composé de trois parties : le corps matériel, le corps astral (périsprit des spirites), et l'esprit (âme des spirites). Le corps astral, « moule ou canevas fluidique » du corps matériel, est « l'enveloppe permanente de l'esprit... Il constitue, dans son union avec l'esprit, l'élément permanent de notre individualité. » (Denis, *op. cit.*, p. 226.) Dans certaines conditions, il peut apparaître aux vivants. Jésus s'est, après son trépas sur la croix, manifesté aux siens de cette manière ; mais son cas est si loin d'être miraculeux, ou seulement extraordinaire, qu'on en compte des milliers de pareils. Sans vouloir contester les données dont on tire cette conclusion, en les acceptant même telles quelles par supposition, la conclusion nous semble se heurter aux faits suivants qui la brisent :

1. Les apparitions de Jésus aux siens n'ont pas toutes eu lieu dans l'obscurité. Sur le chemin d'Emmaüs, la conversation dura longtemps (Luc XXIV, 17-27) ; le jour, qui disparaît en Orient presque aussitôt après le coucher du soleil, commençait seulement à baisser, lorsque les interlocuteurs arrivèrent près du village (v. 29). La rencontre, et la plus grande partie de l'entrevue, se firent donc en pleine lumière. Cela est historiquement certain. De même lors de l'apparition matinale sur les bords du lac de Génézareth. (Jean XXI.)

Or, selon Papus, « la lumière astrale ne peut se dégager qu'à l'abri des rayons jaunes, et surtout des rayons rouges du spectre solaire, qui agissent sur elle comme l'eau agit sur le sucre,... l'ombre étant nécessaire au spiritisme comme à certaines opérations de la photographie. » (*Traité méthodique de science occulte*, p. 856.) Adolphe d'Assier, un disciple d'Auguste Comte, qui croit aux fantômes, déclare « qu'un des caractères du posthume est son aversion pour la lumière, et la promptitude avec laquelle il la fuit.... Le fantôme n'apparaît qu'à la faveur de l'obscurité. Il semble même que la faible lumière d'une bougie annihile ses forces. »

VI

Si Christ n'est pas ressuscité, la Providence disparaît de l'histoire.

C'est avec satisfaction, que j'ai vu M. Auguste Sabatier sortir

(*Essai sur l'humanité posthume*, p. 100.) Eliphas Lévi constate aussi que les apparitions ont lieu dans l'obscurité. (*Clef des grands mystères*, p. 146.)

Sur ce point, les spirites sont d'accord avec les occultistes. Reconnaissant l'absence d'apparitions en plein jour, Allan Kardec l'explique en disant que « comme le soleil efface les étoiles, la grande clarté efface une apparition légère. » Mais en même temps il déclare que « c'est en réalité l'âme (ou l'esprit) qui voit » (*Livre des médiums*, p. 124, 125); d'où il faut conclure que la lumière physique (ou extérieure) empêche la vue spirituelle (ou intérieure) !!! Comprenne qui pourra !

Plus précis, M. L. Denis est d'accord avec Papus jusque dans les expressions : « L'obscurité est indispensable aux apparitions. La lumière exerce une action dissolvante sur les fluides, et nombre de manifestations ne peuvent réussir qu'en son absence. Il y a cependant des cas où certaines apparitions ont pu apparaître à la lumière phosphorée. En pleine lumière, elles se dématérialisent. Sous les radiations de trois becs de gaz, on a vu Katie King fondre peu à peu, se dissoudre et disparaître. » (*Christianisme et spiritisme*, p. 230, 231.)

De fait, « la sortie d'un vivant en corps astral, » relatée par le Dr Gibier (*Analyse des choses*, p. 144 et suiv.), l'apparition d'un trépassé, dont le baron de Goldenstubbé dit avoir été témoin (*La réalité des Esprits*, p. 298 et suiv.), et celles que D. Home doit avoir eues dans sa jeunesse (*Le médium D. D. Home*, par L. Gardy, p. 12-15), comme aussi la scène d'évocation à laquelle L. Jacolliot prétend avoir assisté, à Bénarès, grâce à la bonne volonté d'un fakir (*Voyage au pays des fakirs charmeurs*, p. 79-82), ont toutes eu lieu de nuit et dans une obscurité plus ou moins complète, en confirmant ainsi la règle posée par Papus. Supposés réels, ces faits et leurs similaires n'expliquent donc pas les apparitions de Jésus ressuscité.

2. Les objections élevées contre l'hypothèse des visions au sujet de la disparition du corps de Jésus, se reproduisent, sans rien perdre de leur valeur, contre l'explication occultiste et spirite. Pourquoi, fortes dans un cas, seraient-elles caduques dans l'autre ?

3. Enfin, et surtout, cette explication atteint, quoi qu'on fasse, atteint même gravement, le caractère moral de Jésus-Christ. Les apôtres ne crurent pas seulement à « une apparition en corps subtil, éthéré, qui se retrouve en chacun de nous » (Denis, *op. cit.*, p. 60), et n'offre rien d'extraordinaire. Ils crurent à un fait unique et décisif, à une résurrection du corps de Jésus frappé par la mort. (Act. II, 31, 32.) C'est là ce qui, relevant leur énergie en fondant leur foi, en a fait des lions pour le courage, l'Eglise chrétienne et l'évangélisation du monde en

du demi-jour où sa pensée se tient volontiers, et le déclarer expressément [1]. Comme l'arbre se fait connaître par ses fruits, certaines thèses se font juger par leurs conséquences. L'influence du christianisme a été pénétrante, et je ne crois pas qu'aucun esprit impartial tente d'en nier le caractère heureux. Que l'on compare les peuples païens et les nations chrétiennes, et, parmi celles-ci, les nations catholiques comme l'Espagne, l'Italie, les Républiques de l'Amérique du sud, aux nations réformées : l'Angleterre, l'Ecosse, l'Allemagne, la Suède, les Etats-Unis ! Ce qui reste volontiers douteux dans le détail éclate dans les ensembles : la religion crée les civilisations ; c'est elle qui les fait vivre ; leur valeur se mesure à ce qu'elle y est.

Cela est frappant dans les arts. Sans l'Evangile, des chefs-d'œuvre supérieurs à tout ce qu'a su produire l'antiquité, si merveilleusement douée pourtant, n'eussent pas vu le jour. Nous n'aurions ni la *Passion* de Sébastien Bach, ni le *Messie* de Hændel. C'en serait fait du meilleur de Raphaël ! Fra Angelico, grand avant tout par la foi, n'eût rien donné de comparable à ses tableaux, extases et prières tour à tour. Les chefs-d'œuvre du Vinci n'existeraient pas. Pas davantage le *Paradis perdu*, cette âpre splendeur, éclairée parfois d'une lumière si douce, si transparente et si pure. Klopstock ne se fût pas sur-

ayant été la conséquence, avec tout ce que ces faits immenses ont entraîné de sacrifices et de douleurs. Selon les occultistes et les spirites, c'était une erreur.... Eh bien ! nous disons, nous, que tout commandait à Jésus de dissiper cette erreur, de chasser la fantasmagorie par la lumière, de faire ce que les esprits complaisants accomplissent chaque soir au dire des dévôts d'Allan Kardec ! S'il y a manqué, s'il a escompté des chimères ; si, pareil à un général d'armée faisant « chair à canon » de ses soldats pour remporter la victoire, il a profité de ce qu'il savait une illusion pour gagner des missionnaires et des martyrs (Luc XXIV, 36-40, 47), il a bâti sur la tromperie, et l'on doit cesser de voir en lui l'idéal moral, « le Fils de l'homme, » pour déplorer à son sujet que ceux qui s'élèvent le plus haut soient aussi ceux qui tombent le plus bas. Jamais l'âme qui, ayant contemplé le Saint et le Juste, en a éprouvé la puissance, ne l'acceptera !

L'explication occultiste et spirite est ainsi frappée à peu près du même coup qui brise l'hypothèse de la mort apparente. Nous réservant de reprendre la discussion si les événements nous y obligent, nous nous bornons pour l'heure à ces indications sommaires.

[1] *Encyclopédie des sciences religieuses*, VII, p. 400.

passé dans le pardon d'Abbadona. *Horace, Cinna, Andromaque* nous resteraient ; mais nous n'aurions pas la *Phèdre* de Racine, supérieure à celle d'Euripide ; rien de comparable à *Polyeucte* et à *Athalie* ne serait la gloire de la tragédie française [1]. Notre poésie serait celle de l'indéfini ; le rayon d'infini, qui illumine les vrais chefs-d'œuvre de l'art moderne, et fait leur beauté incomparable, en aurait disparu.

Dans un autre domaine, ces paroles d'un penseur contemporain valent d'être méditées : « Si vous étudiez l'histoire peu connue des origines de la science moderne, vous rencontrerez, lorsque vous croirez en être le plus éloigné, une application de cette parole : « Je suis la lumière du monde !... » L'industrie, la grande industrie, est le monopole des nations chrétiennes.... Le charpentier de Nazareth a plus fait pour elle que tous les sages de l'Inde, de la Grèce et de Rome.... Vous comprendrez, j'espère, si l'on vous dit en présence des merveilles de la civilisation moderne : « Rendez grâces à Jésus-» Christ [2] ! » — A qui n'est pas un fanatique d'incrédulité ou un ignorant, cet appel se fait surtout entendre dans les domaines social et moral. On rattache souvent à la philosophie du dix-huitième siècle les notions, fort prônées aujourd'hui, de liberté, de fraternité, de charité [3]. Erreur, propagée à la faveur de l'ignorance ! Le premier apôtre de la liberté de conscience sans restriction a été un pasteur presbytérien, Roger Williams, qui fonda Providence plus d'un siècle avant Voltaire, et cent cinquante ans avant que la guillotine eût été appelée à propager la dévotion pour « les Droits de l'homme [4]. » L'idée de la fra-

[1] Vinet, *Poètes du siècle de Louis XIV*. — *Alzire* même, n'eût pas vu le jour ; ce qui a fait dire à Châteaubriand, que Voltaire a été bien ingrat de persécuter une religion à laquelle il devait tant !

[2] E. Naville : *Le Christ*, p. 53-57.

[3] En présentant la liberté comme *un droit* exclusivement, tandis qu'elle est avant tout *un bien à conquérir*, *un devoir* à réaliser, la philosophie du dix-huitième siècle, et sa fille, la Révolution française, se sont radicalement trompées. En général, en parlant exclusivement et à tout propos des *Droits de l'homme*, elles ont faussé l'âme moderne, et préparé pour une large part les catastrophes à la rencontre desquelles le monde civilisé paraît marcher.

[4] J.-F. Astié, *Histoire de la République des Etats-Unis*, I, p. 335-368.

ternité humaine date du second Esaïe[1], de Confucius, et du Bouddha[2], sinon même du Deutéronome ; et sa mise en pleine lumière de la parabole du bon Samaritain. Les chaînes des esclaves seraient encore bien rivées, s'il n'y avait eu pour les briser que le marteau de ce qu'on appelle prétentieusement et faussement : « la libre pensée. » Quant au droit moderne, en progrès éclatant sur le droit antique, il dérive des notions jetées par l'Eglise aux quatre vents ; notions qui, peu à peu, ont élevé les sentiments, inspiré les lois, et, en améliorant les mœurs, ont rendu l'application des lois possible. Comme l'a dit un jurisconsulte qui fait autorité en cette matière, nous vivons, dans notre société moderne, de la sagesse chrétienne, « bien plus que des idées échappées au monde grec et romain[3]. »

Enfin, c'est à Jésus-Christ, consolateur des épreuves, Prince de la vie, illuminant le sépulcre d'un rayon d'espoir, que remonte ce qui permet à des millions d'affligés de porter la vie sans la maudire....

Qu'on enlève par la pensée à l'humanité tout ce qui lui est venu du Crucifié du Calvaire ! Devant cette trouée béante, le plus incrédule, s'il n'est pas incurablement frivole, sera saisi d'un frisson[4]. Or, c'est l'Eglise, ou mieux, la partie fidèle de l'Eglise, toujours conservée, même aux heures les plus ténébreuses, qui en a été la dépositaire ; mais, sans la foi au Christ sorti miraculeusement du tombeau, sans la foi au divin Ressuscité, l'Eglise ne fût jamais née. Donc, c'est cette foi qui nous a valu nos meilleurs trésors. La supprimer par la pensée, c'est logiquement les anéantir pour la plupart. Peu de science, guère d'industrie, encore moins de moralité : voilà l'avenir des nations, et, dans

[1] Esaïe LV, 4-8.

[2] Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, p. 198, 252 sq. ; *Lun-yu* de Confucius, livre I, chap. IV, 15.

[3] M. Troplong, cité par M. Naville, *Le Christ*, p. 123.

[4] Musset, *Prologue de Rolla.* — Victor Hugo, *Chants du crépuscule*, I :

Une chose, ô Jésus ! en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ton nom qui va s'affaiblissant !

Jean Aicard : Le siècle va finir dans une angoisse immense.
Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence.

les familles, le despotisme remplace l'amour, tandis qu'au-dessus du tombeau, l'individu conscient de lui-même, et voulant vivre, perçoit à peine la vague lueur, évoquée par Socrate dans son dernier entretien avec ses disciples!

Qui ne voit où nous allons, poussés par la logique et les faits? La résurrection du Christ est partie intégrante, partie essentielle du centre de l'histoire. Si elle n'est qu'une chimère, comme que ce soit d'ailleurs qu'on tente de l'expliquer, c'est du mensonge qu'ont jailli dix-huit siècles de progrès intellectuels et moraux, qui, pour avoir de grandes ombres, n'en sont pas moins bien certains. La plus brillante lumière dont l'histoire religieuse ait conservé le souvenir, une lumière qui a tout fait fleurir, a pris naissance dans le crépuscule interlope d'une demi-folie, à laquelle se rattachent aussi par un lien étroit, des persécutions dont le souvenir fait frémir d'horreur.... Progrès magnifiques, vous avez procédé d'une duperie! Héroïsmes sublimes, c'est à un vain fantôme que vous avez été consacrés!... Ah! qu'est-il donc, l'Etre souverain que l'Univers ne semble dévoiler à demi, que pour que l'histoire en fasse une plus effrayante énigme? Au nom de ma raison et de ma conscience, je l'appelais: « Vérité! » C'est un autre titre que l'expérience lui assigne. Le plus malsain de nos sceptiques a eu raison de soupçonner « quelque part un grand égoïste qui nous trompe[1]. » L'enfer a envahi le ciel; Méphistophélès tient le gouvernail de nos destinées; acceptant la vérité lorsqu'elle peut servir ses vues, il sait surtout tirer du mensonge des effets aussi grandioses qu'inattendus! Lecteurs, pouvez-vous l'accepter? Que si vous reculez, au nom des raisons qui surgissent dans votre esprit; au nom de votre cœur qui se soulève, et de votre conscience qui s'indigne, rendez-vous compte de la situation! Etant donnée l'influence de la résurrection, sa place dans les destinées humaines, la noblesse de ses origines, c'est aller, de conséquence en conséquence, jusqu'à la conclusion que nous avons tirée. Affirmer la Providence du Dieu de vérité dans l'histoire, c'est admettre comme vraie la nouvelle qui, après

[1] Renan, *Dialogues philosophiques*, p. 29.

avoir joué un rôle capital dans l'éclosion de l'Eglise, a éclairé son berceau, l'a soutenue dans les heures sombres, et fait triompher dans les tempêtes. Prendre au sérieux devant le tombeau vide la Providence et la véracité de Dieu, c'est logiquement croire aux miracles !

* * *

Philosophie et histoire se rencontrent ici. C'est parce que Dieu est pour moi le Bien moral, que, repoussant les hypothèses par lesquelles on s'est efforcé de l'effacer de l'histoire, je proclame la Résurrection du Seigneur. Mais j'estime aussi qu'une critique impartiale et pénétrante conduit à reconnaître, avec la validité du témoignage apostolique, la réalité du fait mystérieux et sublime, qui seul rend compte du cours des événements.... « Le Seigneur est vraiment ressuscité ! » (Luc XXIV, 31.)

Pourtant, si je l'affirme, c'est avant tout au nom de milliers, disséminés dans tous les siècles, sous des cieux divers, dans différentes situations, et qui déclarent avoir fait des expériences d'apaisement pour leurs consciences, d'affranchissement pour leurs volontés, de purification dans leurs cœurs, d'exaucements accordés à leurs prières, inexplicables, si le Christ n'est pas vivant comme l'Eglise en rend témoignage[1]. C'est bien là la preuve décisive. Dans une question comme la Résurrection, l'évidence ne saurait être absolue ; nul critique avisé, pas plus F. Godet[2] que Keim[3], n'a prétendu en fournir une démonstration à laquelle il ne soit pas possible d'échapper : les arguments les plus solides, les raisonnements les plus fortement liés, laissent toujours quelque place au doute ou à l'objection. En revanche, l'expérience contraint ; mais, en

[1] Les partisans des apparitions d'un Christ glorifié, mais non ressuscité, admettent, comme nous, une action salutaire de sa part. Seulement, ils négligent de nous expliquer comment ce Sauveur vivant, miséricordieux, puissant, fidèle, a laissé l'Eglise vivante et fidèle s'égarer pendant plus de dix-huit siècles dans des erreurs matérialistes, au point de les estimer des vérités essentielles à sa vie et au salut des âmes.

[2] *Conférences apologétiques*, p. 38.

[3] *Der geschichtliche Christus*, p. 134.

même temps qu'elle n'a toute sa puissance que pour celui qui la fait, elle n'est, par suite d'une haute convenance morale, accordée qu'à l'âme qui la désire assez pour la rechercher avec zèle. « Dieu, a dit Vinet, et ces paroles trouvent ici leur application parfaite, Dieu n'a point exclu la démonstration extérieure.... Mais il a mis en première ligne la démonstration intérieure, par laquelle il faudrait commencer, par laquelle, du moins, il faut absolument finir. »

Sentir sa misère, faite de trouble et d'asservissement, et être à la fois affranchi et mis en paix ; avoir redouté la mort, soit comme une catastrophe où tout s'abîme, soit comme le pas suprême à la rencontre d'un Juge irrité, et l'attendre sans angoisse, avec espérance même, parce qu'elle est devenue l'entrée dans la vie véritable, au travers de la sentence d'acquittement et de la parole de bienvenue du Père céleste ; s'être senti vide et triste, qui sait ? en dépit d'une position brillante aux yeux des hommes, sous la clarté des lustres, au milieu des hommages et des enivrements des fêtes, et avoir trouvé un amour assez grand pour remplir cet infini qui s'appelle l'âme humaine; avoir goûté « la joie ineffable et glorieuse, » arrhes d'une perfection qui doit tout couronner : voilà la route, à la fois sûre et directe, à la portée de tous, des ignorants comme des savants, de ceux que le torrent des affaires matérielles emporte, comme de ceux qui ont des loisirs ; la route royale, préparée de Dieu, sur laquelle l'âme arrive, quant aux grands faits du christianisme, à une conviction que rien ne peut détruire. On rencontre Jésus aujourd'hui, ailleurs et autrement, mais non pas moins distinctement, que sur le chemin d'Emmaüs. Celui qui l'a fait, fût-il le plus simple des hommes, *sait* pourquoi il *croit*, établi sur un rocher que l'écume des objections n'ébranle ni n'entame, au Christ qui scandalise et qui sauve ; au Christ mort, mais ressuscité, et « vivant au siècle des siècles. »

VII

Ce que le croyant possède en lui, c'est la preuve historique que Dieu n'agit pas seulement dans l'univers par les lois que l'observation ordinaire nous fait connaître. Si tout est réglé par des lois, ce qui se perçoit habituellement n'est pas tout ce qui est[1]. Dans les vides énormes de nos connaissances, il y a des forces capables de modifier profondément le jeu de ce qu'on nomme, en prenant une partie pour la totalité, « les lois de la nature[2]. » C'est d'une ou de plusieurs de ces forces, émues, dirigées par la Volonté suprême, que la Résurrection de Jésus-Christ a procédé.

Loin d'être, comme on le dit communément, un fait « surnaturel, » elle est, bien comprise, la manifestation d'une nature supérieure dans une nature inférieure ; ou, pour parler plus exactement, dans une nature pervertie, dégradée, par le mal *qui ne doit pas être*, elle est une révélation de l'Ordre éternel[3]. Elle est surtout la preuve que Dieu ne nous a pas abandonnés au jeu fatal d'un ensemble de lois mutilé, et dès lors partiellement faussé. Elle proclame hautement que la Liberté souveraine s'est réservé les moyens d'agir, par des lois supérieures, en vue de l'accomplissement de ses desseins de sagesse et d'amour. Ouvrant le soupirail de la prison, elle y fait pénétrer une bouffée d'air céleste, un rayon de céleste lumière. Elle brise la Fatalité. Le fruit et la fleur se supposent mutuellement : dans la Résurrection sont impliqués les miracles de la vie du Christ. Mais cela ne fût-il pas, il n'importerait guère, car il s'agit de dégager un principe, non de compter des faits, et la question se pose en dilemme. Suivant qu'on affirme ou qu'on nie la Résurrection, tout diffère dans la vie,

[1] Yung, *Hypnotisme et spiritisme* : « En physique, tout est possible ; nous ne connaissons qu'une partie du monde extérieur ; nous n'en savons expérimentalement que ce que nous apprennent nos organes, qui sont limités. Aucun physicien ne conteste l'existence possible de concerts qu'aucune oreille humaine n'a jamais perçus. » (Cf. ci-dessus, p. 503.)

[2] *Evangile et science*, p. 28, 29.

[3] *Evangile et science*, p. 29-35 ; 56-62.

tout change dans l'idée de Dieu, tout se transforme dans la foi et dans l'espérance chrétiennes. Y croit-on ? L'histoire peut se dérouler comme un fleuve aux vagues souillées de sang et de boue.... Une lumière que rien n'éteint brille sur elle. Les faits ordinaires et leurs lois n'épuisent point les possibilités divino-humaines. Dieu a agi. Il veille. Au travers d'un organisme, non seulement borné, mais gâté, passent, comme des rayons dans une nuit d'orage, les effets de lois supérieures, derrière lesquels le Dieu vivant et vrai se devine. Déisme, panthéisme, évolution fatale : autant de synthèses incomplètes, c'est-à-dire autant d'erreurs ! Dieu, supérieur à l'histoire, travaille et vit en elle. Il s'est réservé les moyens, naturels à son point de vue, miraculeux au nôtre, de la conduire en dépit de toutes les oppositions, de toutes les déviations, de toutes les catastrophes même, au terme qu'il a marqué.... Béni soit le Libérateur !

* * *

Dans la résurrection du Christ, le croyant voit ensuite le sceau de Dieu sur *la personne et l'œuvre rédemptrices.* La sainteté parfaite du Médiateur, ce miracle de l'histoire des âmes, ce miracle moral, présuppose un miracle d'un autre ordre qui l'a rendu possible au travers des combats et des victoires de la liberté. De même, dans la Résurrection, est impliqué, abstraction faite de l'étude d'une vie sur laquelle nos renseignements sont après tout peu abondants et bien fragmentaires, le fait que Jésus a vécu pleinement la volonté de Dieu, a, dans le sens parfait de ces mots, réalisé le Bien moral.

Il y a là des correspondances divines, ou, si l'on veut, de divines harmonies. Pécher, c'est mourir; la vie est le fruit de la sainteté. Ou la justice divine n'est qu'un leurre, ou le Saint ne peut avoir de tombeau. Jésus est mort. Il l'a fallu, pour des raisons que je n'ai pas à indiquer maintenant. Mais le sépulcre ne le garde pas. En même temps qu'une main invisible l'ouvre, Jésus y tressaille;... il en sort ! O Saint de Dieu ! sachant ta résurrection, je t'appellerais de ce nom, quand bien même j'ignorerais tout de ta vie. J'annoncerais, connaissant celle-ci,

ta résurrection, alors même que nul écho ne m'en aurait été conservé[1]. Mais l'humanité est corrompue. Tu ne peux donc en avoir été le fruit. Poussé par les résultats obtenus, je dois chercher plus haut tes origines. Monde des anges?... Lumière où Dieu se voile?... Sans essayer de sonder le mystère, sans chercher des formules impuissantes, je statue que le Saint dépasse l'humanité dont il a fait partie, parce que, dans son amour, il a voulu s'unir à elle. Et, dans le Ressuscité, ma pensée contemple, avec le Fils de l'homme qu'on doit glorifier et bénir, le Fils de Dieu qu'il faut adorer.

Affirmer tout cela, c'est voir dans la Résurrection le sceau divin sur l'*œuvre du Christ*. Jésus est le Saint de Dieu, parce qu'il a parfaitement obéi à la volonté de son Père. D'autre part, le contenu de cette volonté, c'est la rédemption du monde par le sacrifice, allant jusqu'au sentiment d'abandon, mystérieux et révélateur, et à la mort sur la croix qui l'a suivi. En ressuscitant Jésus, Dieu a donc accepté son œuvre; il l'a signée, en la déclarant parachevée. A la dernière des sept paroles, le gouffre creusé par le péché entre le Créateur et sa créature était déjà fermé; mais ce n'est qu'auprès du sépulcre vide que cela a été déclaré à la terre, pour y retentir jusqu'à la fin des âges.

La résurrection de Jésus illumine ainsi la vie et la mort. Sur la mer sombre et périlleuse où notre nacelle fuit ballottée, resplendit un phare qui ne s'éteindra jamais. A nous, croyants, qu'unit la même destinée tragique et glorieuse, de nous laisser éclairer et guider par lui!... *O vere beata nox, in qua Christus ab inferis resurrexit*[2]!

[1] Il importe en effet de s'en souvenir: la résurrection de Jésus n'est point un fait isolé, sorte de bloc erratique ne tenant à rien. Elle est solidaire d'un ensemble: la vie même du Christ, miracle de l'histoire, — qui la réclame comme son couronnement. Mais la résurrection admise, le récit évangélique se déroule régressivement, avec une sorte de nécessité interne. Pour reprendre une image déjà employée, dans la fleur le fruit est virtuellement contenu, mais le fruit suppose nécessairement la fleur.

[2] *Missale romanum*. Edit. de 1717, p. 197.